



LATITUDE 50
CARNET DE RÉSIDENCE

Laurence Bertels

**LATITUDE 50
CARNET DE RÉSIDENCE**

Laurence Bertels

Au cirque, il y a des contraintes : les doutes, la blessure, la fatigue, la peur, la chute, les gradins vides, l'apesanteur, les ornières, l'administration, la mauvaise humeur, le trac, les trucs et astuces qui ne marchent pas, le vent, la neige, la pluie et plein d'autres. Et puis il y a des lieux comme Marchin, où quand on part on aimerait tout replier : le public, la belle équipe de Latitude 50, les monteurs, la petite place carrée avec son kiosque, Monsieur le Maire, Jean-Louis le cuistot, les caisses de bière, les musiciens, les lampions, la sacrée bonne humeur, la simplicité de juste faire du cirque pour les gens. Et mettre tout ça dans un camion pour qu'à chaque ville ce soit comme à Marchin ...

Bonaventure Gacon
Cirque Trottola

Marquer un temps d'arrêt, regarder le passé et l'avenir,
laisser une trace.

Quel angle choisir pour évoquer ce pôle des arts du cirque et
de la rue ?

L'institutionnel ? Il ne reflète pas l'esprit de Latitude 50.

Les spectacles ? La matière première, en quelque sorte,
la plus visible du chapiteau, celle qui fait la réputation de
Grand-Marchin : *Volchok, Obludarium, L'homme cirque,*
Schiklegruber,... De grands moments. Mais le but poursuivi ne
semble pas être celui-là.

Laisser la part belle au visuel.

Raconter le projet, sa naissance, son essence, son volet
"socio-culturel" et redonner sens à ce terme éculé.

Évoquer les résidences d'artistes, et décider très vite d'écrire
sur place en ce début d'année 2014. Où tout a pris corps : les
choux de Vaugirard, l'atelier décor, les restos solidaires, la
ruralité et l'humanité des lieux.

Saisir, travailler par touches impressionnistes, selon l'envie
et la couleur du ciel, passer de la promenade dans le village
à l'interview du bourgmestre, rencontrer les artistes et les
voisins, cueillir avant de trier, raconter de l'intérieur, tenir un
journal de bord où l'on piocherait au gré des désirs.

Espérer partager.

Laurence Bertels

8h30

UNE VIE

Ma valise est prête. J'ai des vivres plein le coffre. Thé vert, potage, pain des fleurs, salades de lentilles et riz complet... De quoi tenir cinq jours en résidence, se consacrer à l'écriture. Il paraît qu'il y a un producteur bio au bout de la rue. Bien.

Je pars, un nœud dans le ventre.

J'ai passé le week-end au chevet de ma grand-mère qui devrait souffler ses cent bougies la semaine prochaine.

Elle ne veut pas passer ce cap honorable.

Elle s'en va, doucement.

Ce lundi matin, en partant là-bas, à Grand-Marchin, sur les hauteurs de Huy, je décide de faire un détour par Genappe pour l'embrasser. Trop tard, hélas.

Je ne serai pas à la réunion de 10 heures prévue avec Olivier, Laurent, Denis et Anne pour établir la table des matières, l'ossature du livre que Latitude 50 m'a demandé d'écrire pour célébrer ses dix ans.

Dix ans.

Cent ans.

Entre les deux, une vie s'en va.





Avant l'Hôtel du Fort à Huy.
Avant ou après ?
Ou alors, au Colruyt. Juste après le centre ?
"Là, tu prends à droite et tu gagnes au moins un quart d'heure."
Plus moyen de me souvenir.
Et toujours pas de GPS.
Il faudra bien s'y résoudre un jour.
Je retrouve mes marques et la route habituelle.
Celle qui gravit la colline. Longtemps... Et qui est toujours aussi étroite.
Ne pas regarder le ravin, sur la gauche, si proche.
Penser à l'arrivée, à 600 mètres d'altitude, latitude 50.

Ne pas oublier les pièges.
La route mène à une première place verte ornée de cerisiers du Japon et de sorbiers des oiseleurs au centre de laquelle sommeille un kiosque. Ne pas s'arrêter.
Continuer. Puis descendre. Voilà l'astuce.
Remonter ensuite, admirer le paysage à perte de vue.
L'expression prend tout son sens ici.
Et arriver sur une place, plus petite, plus belle, avec son kiosque, toujours, ses maisons en pierre du pays, son ancienne école devenue centre culturel et pôle des arts du cirque et de la rue.
Ne pas dire, ne plus dire, ne pas écrire que "Marchin, c'est un peu le bout du monde."
Mais le penser, parfois. Et s'en réjouir en écoutant Michael Singleton dans l'émission *Utopia* de Yasmine Boudaka sur La Première.
Passionnant, ce docteur en anthropologie et en philosophie rappelle que l'Africain, le nomade, n'arrive jamais. Cela ne l'intéresse pas. Seul compte le mouvement.
"Ou le chemin", dirait Lao-Tseu. Dont Grand-Marchin est une étape.



Des carottes, des choux de Vaugirard, un champ labouré à dos d'âne, des hêtres dégarnis découpés dans le ciel gris. Paysage rural, apaisant, inspirant. D'où émerge un chapiteau.

Un autre temps, une autre approche, un point de vue enfin différent à travers le hublot de Latitude 50, fenêtre vers l'extérieur d'un studio sous les toits, installé pour accueillir les artistes en résidence.

De l'autre côté, regard en biais sur les maisons en pierre du pays et la place de Grand-Marchin. Où trône le kiosque. Marchin. Latitude 50, pôle des arts du cirque et de la rue. Quelle vie, quelle réalité, quels rêves derrière ces mots ? Tendances, le cirque contemporain - hermétique ou familial, visuel ou conceptuel, baroque ou épuré, parfois tout à la fois - fait les beaux jours de lieux courus comme La Villette à Paris ou La Tohu à Montréal.

Alors, Grand-Marchin ? Vraiment ? Vraiment !

Pour comprendre, il faut d'abord y arriver. L'aventure commence en voiture. Ou en roulotte, parce qu'aucun train, tram, métro, n'arrive sur le plateau de Grand-Marchin. Seul un bus passe le matin à sept heures, le soir à 19 heures, les jours de semaine uniquement.

Marchin, c'est une impression de bout du monde. Qu'on parte de Bruxelles, Liège ou Namur, il faudra toujours gravir la colline, traverser les champs, ne pas s'égarer dans le Condroz, pays vallonné auquel on pardonne vite les tours et détours, les kilomètres superflus. Arriver mais aussi repartir. Au cœur de l'hiver, la neige se décide parfois à tomber et à recouvrir, comme écrit dans les livres d'école, le pays de son blanc manteau. C'est plus rare, il est vrai.

Pourquoi alors noircir le tableau ? Pour tromper les apparences, les idées reçues, les a priori. Latitude 50 avait tout contre lui, au début : l'éloignement, la ruralité, la nouveauté. Même une certaine nébulosité.

Pôle, création, programmation, résidence, cohésion sociale...

Comme le disait Mark Twain (et pardon si la phrase est éculée, elle n'en reste pas moins appropriée) : "Ils croyaient que c'était impossible, alors ils l'ont fait."

Derrière le projet, cherchez l'homme. Olivier Minet, le directeur, en l'occurrence. En rassemblant les pièces d'un puzzle déjà dessiné, il a donné vie à ce lieu. Tellement particulier que même Petr et Matej Forman, grandes figures du cirque contemporain et fils du réalisateur Milos Forman, sont venus jusqu'à lui avec leur incroyable *Obludarium*. Acceptant, exceptionnellement, de diminuer leurs exigences financières.

Parce qu'il faut aider Latitude 50 à décoller. Parce que le charme incontestable de l'endroit est connu au-delà de nos frontières.

Parce que d'autres compagnies de cirque reconnues en vantent les mérites.

Victor, du Cirque Aïtal, par exemple, raconte qu'il logeait toute l'année dans sa caravane sur l'un ou l'autre parking. À Marchin, il se ressource, regarde au loin, reprend de l'énergie pour une vie de nomade qui n'emmène plus les artistes de village en village mais de ville en agglomération, de bitume en béton armé. Alors Marchin, pensez donc... D'un kiosque à l'autre, des champs aux routes sinueuses, des maisons aux vues plongeantes sur la vallée. C'est déjà un ailleurs.

Une date à marquer d'une pierre blanche.

L'essence de la naissance de Latitude 50 : les Renc'Arts de la FAR (Fédération des Arts de la rue, du Cirque et Forains). Inoubliables. L'éclosion d'une odyssée, le début d'une épopée, d'une aventure qui a parcouru bien des contrées imaginaires.

Grand-Marchin allait accueillir un pôle des arts du cirque contemporain. Personne ne le savait encore. Mais chacun se souvenait des Fêtes au château de Belle-Maison. En 2003, lorsque Marchin remporte la mise pour les Renc'Arts, elle organise à l'aide de bénévoles, d'énergie, de dynamisme, d'un grain de folie et de rivières d'espérance un week-end festif digne de ce nom. Le gratin de la rue y est attendu. Les commandes sont données aux Globoutz, c'est-à-dire à Olivier Minet et Jean Louyest. Des enfants du terroir.

Le centre culturel est prêt à mettre les bouchées doubles.

L'enjeu est d'importance. Attirer le public sur les hauteurs de Huy, en un lieu rural, et pourtant central. Entre Namur et Liège. À une bonne heure de Bruxelles, en voiture. Grand-Marchin devient un grand marché. Pas moins de 70 troupes des arts de la rue sont attendues, soit 250 artistes pour 80 spectacles. Comme il ne s'agit pas d'un festival, les pavés sont accessibles à tous, aux pires comme aux meilleurs. On note d'emblée de grandes peintures : les Baladins du Miroir, la Compagnie pour Rire, la Compagnie des Chemins de Terre, les Fanfoireux, le clown Elastic. De belles découvertes aussi. À mi-chemin entre Chassepierre et Namur en Mai, entre cirque, rue et music-hall, Grand-Marchin a même séduit la météo. L'été indien fut l'hôte de marque des Renc'Arts.

Il n'en fallut pas plus pour drainer

un public nombreux. À la table de ce premier banquet aux allures d'auberge espagnole, on a compté 5000 convives. Au menu, des rencontres saugrenues avec, par exemple, trois payeurs en canoë gonflable, casqués et protégés par des lunettes de soleil de rigueur. À l'ombre d'un chapiteau, le *Spectaculo d'Elastic*, clown drolatique qui alterne impro et minutie, *Big Mama*, géante de la Compagnie des Quatre Saisons ou la tendre *Mélodie foraine* d'un couple qui s'aime tellement qu'il s'engueule tout le temps pour se le dire. Puis encore, des numéros de cirque, de la jonglerie, de l'illusionnisme, des contes, des marionnettes, autant d'arts vivants, festifs, remuants, joyeusement dérisoires, bon enfant, à portée de chemin.







19h
CHAPITEAU

Planter le décor, débroussailler le terrain.

Puis l'occuper. Intelligemment.

Le chapiteau ne deviendrait pas seulement une annexe au centre culturel, une salle avec des bancs supplémentaires.

Il apporterait aussi un supplément d'âme.

Il deviendrait un centre des arts de la rue et du cirque, un lieu de résidence où les artistes pourraient venir répéter leurs créations.

Il y aurait neuf spectacles programmés, à raison d'un par mois et, pour commencer, une dizaine de compagnies en résidence.

Il fallait aussi respecter le voisinage, limiter le nombre de représentations, veiller à ce qu'elles s'achèvent vers 23 heures.

Puis donner un nom au projet, un an après les premiers Renc'Arts.

Ce sera Latitude 50.





20h30

POURQUOI LATITUDE 50 ?

Parce qu'il fallait trouver un nom pour un lieu, un vrai lieu, dans le sens large du terme, un lieu dont la position géographique entraînerait, qui sait ?, des options artistiques. Et sur la carte du monde, Grand-Marchin se situe à la latitude 50.











Un retour sur les lieux du crime, en quelque sorte, pour Catherine Vanandruel et Bernard Massuir. Ou du jeu d'échecs, grandeur nature. Ou encore, du jeu de rôle avant l'heure. Catherine se souvient. Elle était sorcière, près de la pièce d'eau. Pas la sirène, non, dont le costume, quelques coquillages à peine, affolait les artistes et les badauds. Le comte de Robiano, lui-même, paix à son âme, en était tout retourné. Il avait accepté d'ouvrir son domaine aux saltimbanques. Comme autrefois. Les Fêtes au château. Tout Marchin s'en souvient et l'on croit encore entendre claquer les fouets, souffler les cracheurs de feu ou exploser les feux d'artifice. Prémices insouciantes et inconscientes aux Renc'Arts de la FAR qui se tiendront 15 ans plus tard à Grand-Marchin, ces Fêtes au château ont été victimes de leur succès. Biennales, elles ont vu le jour en 1988 pour s'achever en 1992, date à laquelle il fallut refuser du monde tant le bouche-à-oreille avait bourdonné dans la vallée du Condroz. "Rien n'a changé" s'exclament Catherine et Bernard en retrouvant le parc verdoyant, les ormes et marronniers centenaires, la prairie plongeante dans la vallée et le château de style néoclassique, plus délabré aujourd'hui. En écoutant Catherine Vanandruel, Bernard Massuir et Eric Lomba, le bourgmestre de Marchin, qui était alors moniteur, raconter ces fêtes d'antan, on croit voir sautiller les elfes d'une branche à l'autre, entendre les lutins jouer du violon, chanter les sirènes

et apercevoir là-bas, sur le perron, le comte et la comtesse dans leurs habits d'apparat s'émerveiller: "C'est Versailles !" Tel était l'esprit de ces balades féeriques dont la magie a œuvré dès le coup d'envoi. Le site, il est vrai, s'y prêtait à merveille. On pouvait difficilement rêver cadre plus enchanteur. Orchestrées par Jean Michel, directeur du Centre culturel de Marchin, le Magic Land Théâtre, Yanic Samzun, alors directeur du Centre culturel d'Amay, et Dany Adam, directeur de la Compagnie Maritime, ces fêtes se préparaient des mois à l'avance. "On emmenait les gens d'un point à l'autre, cela n'arrêtait pas. Le soir, on allumait les flambeaux. On choisissait toujours un thème. La dernière fois, c'était la guerre 14-18. Le Magic Land avait une belle réserve de costumes", se souvient Catherine. "Ce qu'on voulait, c'était travailler sur notre identité rurale et ouvrière, notre surréalisme dans ce village considéré comme immense et tout petit, en réalité, sans un feu rouge !" précise Jean Michel. "Voilà pourquoi on s'est tourné vers le Magic Land. Ce télescopage permanent d'intervenants donnait une dimension folle à l'événement. Les pianos étaient dans les arbres ! Les promenades féeriques étaient un élément fédérateur très important aussi. Les troupes de théâtre restaient gratuitement le soir pour les promenades. Ce serait sans doute impensable aujourd'hui." "Tout était possible, à cette époque. Il y avait des combats entre les bons et les mauvais,



on se tirait dessus avec des petites fusées à l'horizontale. On se faisait confiance. On osait le feu d'artifice au pied du château. Et tout finissait par un banquet", renchérit Bernard. Eric Lomba se souvient, lui, des téléphones portables, les premiers du genre, avec leurs valises. "On faisait les malins" sourit-il. "Le comte nous avait aussi ouvert ses caves. On essayait de ne pas le déranger pendant le repas. Tout le carrelage était en Delft. C'était magnifique. Aujourd'hui, quoi que je fasse, on me reparle des Fêtes au château." Pas étonnant dix ans plus tard, qu'au moment de choisir un lieu pour les Renc'Arts de la FAR, Marchin se soit aisément imposé.







17h30

SALTO VOCALE

Une petite pause dans la cour intérieure de Latitude 50. Au soleil et à l'abri du vent. Le temps de converser avec Bernard Massuir.

Il ne s'est pas fait prier lorsqu'Olivier Minet lui a demandé de venir quelques heures avant la représentation de *Matamore* pour raconter les Fêtes au château et sa résidence d'artiste, à Grand-Marchin.

Son éternel bonnet croché sur la tête, teint basané et regard doux, il est heureux d'être ici à nouveau. Encore un qui s'est laissé envoûter.

L'an dernier, Olivier Minet lui avait donné carte blanche à l'issue d'une résidence d'une semaine, en mars, sous la neige.

“Je créais mon nouveau solo, *Salto Vocale*. J'ai travaillé en partie dans la salle, puis, les trois derniers jours, sous le chapiteau, pour les raccords lumière. Le moins possible, toutefois, pour ne pas chauffer inutilement. Il faisait très froid dehors. Avant de venir, j'étais en phase de création. Marchin me donnait l'occasion de me fixer une échéance. J'étais donc dans la dernière ligne droite. Je logeais dans le studio. Je m'y sentais bien, comme à la maison. En même temps, j'étais seul face à la matière. Ce cadre spatio-temporel permet de s'extraire du quotidien : c'est l'ici et maintenant. Pas d'autre choix. On parvient aussi à être moins dérangé. La résidence d'artiste officialise le travail de création. Le lieu, ici, est inspirant et quand les conditions sont réunies, on se libère.”







14h
RÉPÉTITION

“Comme une fleur au vent, l’amour est
arrivé vers moi
(...)
Je sais que je suis cette chose
(...)
Emmène-moi
Emmène-moi
Emmène-moi là où tu veux
Je trouverai le chemin pour te rejoindre
J’arracherai tout ce qui m’éloignera de
toi...”
chante Cristel de la Compagnie des Six
Faux Nez.
Improvisation musicalo-romantique
à l’accordéon chromatique et à la
batterie dans la salle de travail.
Barbara murmure en plaçant son visage
légèrement sous le micro.
Réginald mime la course, le souffle, les
battements de cœur, bruit de bouche.
“Santé”
“Qui veut encore du rôti ?”

Bruits de fond.
Murmures.
On essaye, on tâtonne, on
recommence...

À droite, un haut-de-forme et un
boa blanc, posés négligemment, là.
Côté cour, une valise ouverte sur
déguisement, un sac recyclable.
Près de la sortie, deux bottes sortent
d’une couverture posée sur le sol.
Cadavre exquis ?





17h

RÉCIDIVISTE

En création cette semaine avec les Six Faux Nez, Barbara Moreau est une récidiviste. Elle a déjà séjourné quelques jours ici. En solitaire, alors.

Quand êtes-vous venue en résidence d'écriture à Latitude 50 ?

Fin septembre 2013 pour mon nouveau projet, un solo qui s'appelle *Chimerarium*. C'était une résidence d'écriture.

Pourquoi venir ici ?

Lorsqu'on écrit, on a besoin d'isolement, d'avoir de longues journées devant soi exclusivement consacrées à l'écriture. J'ai aussi aimé ressentir une certaine émulation, l'énergie des autres, la nôtre. Cet échange de créativité vous met dans un autre état. Ici, rien ne distrait. Grâce à cette solitude, on peut aller plus loin dans sa recherche. Je me suis sentie portée par le lieu, accompagnée. En même temps que moi, il y avait une jeune fille qui faisait un solo en résidence ; on s'est croisées et c'était chouette. La résidence permet une autre qualité de rencontre plus sensible. Parce qu'on est dans un état fragile.

Quel était votre projet ?

Je démarrais à peine. Je ne partais pas de zéro. J'avais un canevas autour duquel il fallait broder : un solo dans une caravane, un entresort.



10h

KURT WEILL

Dans la salle de travail charpentée, aux murs teints de vert d'oie et de rouge baiser, toujours, Cristel, Réginald, Benoît et Beni cherchent l'atmosphère.

Musique foraine et nostalgique. À la Kurt Weill.

Prêts à embarquer ?

Rencontre fulgurante entre Cristel qui joue de ses grands yeux bleus et Réginald, à l'élégance naturelle, avec ou sans chapeau boule.

Déclaration d'amour-haine entre ballon de baudruche, couteau menaçant et champagne sabré.

"Je ne sais pas quoi faire de la bouteille. Elle est déjà là."

On recommence. La même chose en moins de temps.

Ambiance Titanic.



18h30

JONGLERIE

Pousser doucement la porte de la salle de travail.

“Jusque 19 heures”, avaient-ils dit.

Plus une quille en l’air.

Jordaan pianote à l’écran, s’apprête à se rouler une cigarette.

Sander dort sur son tapis.

Jordaan l’éveille.

Bram revient, avec quelques carrés de fromage et de saucisson sur une planche à tartiner.

“On va le faire là-haut. Il y a des sofas”, dit Sander.

“Je vous rejoins, j’appelle ma copine”, dit Jordaan qui ne reviendra pas.

Les jongleurs sont épuisés.

En résidence depuis 11 jours, ils travaillent à leur nouveau spectacle, *All the fun is happening somewhere else*.

En espérant remporter le même succès qu’avec l’autobiographique *M²*, où le vivre ensemble est questionné.

Comme le raconte ce parquet qui rétrécit et cette violence entre les différents protagonistes. À l’instar de la Compagnie Ea Eo. Ils étaient sept au début de la création. La cohabitation a été difficile. Il a fallu se séparer, à contrecœur.

Née en 2008, Ea Eo signifie “Je fais mon chemin” en latin.

All the fun sera créé en 2015 et plusieurs dates sont déjà prévues à l’issue de résidences à Marchin mais aussi à la Grainerie, au Circuscentrum...

All the fun is always happening somewhere else part d’une phrase de Banksy, le fameux artiste urbain américain.

Le propos, sur dossier, ne consiste pas seulement à dénoncer l’omniprésence de la pub à la télé et à la radio mais aussi la manière dont ce langage nous affecte dans notre façon de communiquer.

“Tout le monde participe à la campagne de pub. Même sur Facebook, on n’arrête pas de dire : regarde comme ma vie est meilleure”, explique Bram Dobbelaere. “Tout le monde est jeune, en forme, il n’y a rien qui pue. Nous voulons montrer un autre monde, des séquences plus physiques, plus hard, nous attaquer à ce qu’on voit dans les pubs. On veut offrir un lavage de cerveau qui fera du bien à ceux qui viennent voir le spectacle. Il faut le traduire en jonglant. Un fameux défi. On va jouer sur l’honnêteté, la fragilité. Il est possible que les gens ne voient pas du tout qu’on parle de pub.”

Pour l’instant, les artistes travaillent surtout la technique.

“En jonglerie, explique Sander, si on veut réussir, il faut s’entraîner longtemps à l’avance.”

Et comment s’est passée cette résidence ?

“Très bien. Ici, il n’y a rien d’autre à faire que travailler.

On a vraiment bien avancé. Le lieu est inspirant. On est coupé du monde et cela fait du bien.”

S’ils se sont promenés dans la région ?

“Pas assez. Juste un tour à vélo. C’est magnifique”, dit Jordaan.

Et les légumes bio ? “Non, on a seulement appris hier qu’il y avait une maraîchère au bout de la rue. La prochaine fois. Mais le vendredi, on essaye de manger au Bistro. C’est bien ce qu’ils font ici avec les gens de la région.”

19h10

VAUGIRARD

La ferme, bardée de bois, se trouve à dix minutes à pied de Latitude 50.

Ne pas déranger.

Sonner à la porte du magasin, une petite pièce à l'arrière dans laquelle on pénètre après avoir traversé une véranda.

Envie de salade, fraîchement coupée.

Retour à la terre.

Une jeune fille ouvre et appelle sa mère qui parque à l'instant sa voiture dans l'allée de la ferme.

Tout sourire, Emmanuelle Devaux arrive, coupe une salade pommée dans la serre extérieure et la ramène. Du salon, attendant au magasin, s'échappent quelques notes de musique. Huit ans que leur fille joue du piano. Cela s'entend. C'est doux, c'est beau. Cela ressemble à une autre vie.

“Des carottes ? Je n'en ai plus. Des pommes de terre non plus. De la salade, oui, des radis noirs, du chou frisé pour la potée, aussi. Là, je repique des tomates, et du fenouil.”

La maraîchère désigne des dizaines de petits pots noirs en plastique. Aux deux ou trois feuilles qui sortent de la terre, on imagine les légumes à venir.

“Comme tomates, je ne cultive que des variétés anciennes, la noire de Crimée, la rose de Bern, la cœur de bœuf. Elles sont plus fragiles, paraît-il, mais ont tellement plus de goût. Je n'en aurai pas avant la mi-mai .

Ces pots, je dois les rentrer car il y a un trop grand écart de température entre le jour et la nuit. Le zéro végétatif, pour les tomates est à 10 degrés. Cela les stresse. Alors, je les rentre. Dans la véranda, mais aussi dans le salon.

Ah oui... le nom du chou...

Il était blanc, avec quelques feuilles rouges autour ? Le chou de Vaugirard, sans doute.”

Voilà. C'est un nom romantique.

Qui rappelle, à Paris, l'Hôtel Luxembourg que fréquenta Verlaine, de mars 1889 à décembre 1894. Cet hôtel se trouve au 4 de la rue de Vaugirard, dans le 6ème.

Le poète y croisa Knut Pedersen, Hamsun de son nom de plume (1859-1952).

L'écrivain norvégien, prix Nobel de littérature en 1920, habitait au numéro 8, entre 1893 et 1895. Il s'étonnait que Paul Verlaine, qui buvait tant, soit encore vivant...

Vaugirard, comme le chou qui pousse en janvier à Marchin. Des bureaux, de la bibliothèque, de l'appartement, du studio, on voit Emmanuelle Devaux travailler aux champs. Elle fournit le CPAS de Marchin et elle vend quelques légumes de saison aux artistes en résidence qui frappent à sa porte.

“Ce sont toujours des rencontres enrichissantes. Ils ont une bonne énergie. À travers eux, je voyage un peu. Comme avec ce Vietnamien qui squatte à Gand et qui a dû vivre sans électricité. Il m'a expliqué que c'était un autre rythme. Depuis, mon regard sur le squat a changé.” Avec leurs quatre enfants, les maraîchers ne vont pas souvent au cirque mais sont heureux qu'il y ait de la culture au village.





12h30

BANCS PUBLICS

Le Bistro est “bourré massacre.” Les quiches commandées n’arrivent pas. Anne, toujours douce, ferme et souriante, apporte une assiette de frites et un peu de mayonnaise. En attendant... France et Toon se souviennent de leur résidence à Latitude 50 pour *Double tour*.

“C’était une des premières résidences, ici. Il n’y avait pas encore de logements sur place. On a adoré être isolés, en pleine nature, dans le calme. On a rarement été aussi concentrés. Et quand ça n’allait plus, on allait se promener. On parlait aux vaches. Le principe de résidence était nouveau pour nous. On le découvrait. On a réalisé que c’était magique, que cela débloquent plein de choses. C’est comme montrer une étape de travail en fin de séjour, c’est très utile, cela aide à faire des choix et nous oblige à finaliser. On est revenus pendant deux semaines pour notre nouveau spectacle, *T’as ma parole*. On logeait dans le studio avec la petite cuisine. C’était agréable aussi, pour nous qui voyageons beaucoup, de ne pas devoir aller au restaurant, de faire son café et de prendre son petit déjeuner en pyjama. Manger simplement des pâtes fraîches, des tomates, des olives, c’est fabuleux. Avoir de l’espace aussi. Et continuer, le soir, le travail à la table, par exemple”, racontent France et Toon de concert.

Ils ont également joué *Double tour* à Marchin, malgré quelques difficultés techniques. “Mais il y avait une très belle écoute, avec une vraie proximité. On a regretté de ne pas jouer plus souvent sous chapiteau. Et le public est généreux ici.”

Ils ne viendront cependant pas montrer *T’as ma parole*. Comme le laisse supposer le titre, il s’agit plus de théâtre que de cirque. Avec le temps, France a commencé à sentir les limites de son corps. Elle n’a pas osé en parler tout de suite à Toon. Elle a écrit de plus en plus de textes, a connu d’autres envies. Il aimait la musique. Ils se lancent dans une nouvelle aventure et racontent cette fois l’amour et les tracas de Madame Jacqueline en maison de repos. À quelques années des bancs publics.



14h20

LE MOT QUI TUE

Les Baladeu'x n'auraient pas dû arriver à Marchin, ce vendredi midi, mais ils ont accepté de remplacer au pied levé les deux Catalans, Pau Portabella et Marta Torrents de la compagnie Fet A Mà, qui ont annulé *Swap* pour des raisons de santé.

À l'affiche du 28 mars, également, Jenny Rombai et Colin Jolet de la Compagnie du Pain Perdu... Colin Jolet s'est blessé à la clavicule. Impossible de jouer.

C'est donc le Théâtre du Sursaut qui viendra écrire son *Post-Scriptum* après le *Bal à Balles... Musette*, un des ces duos jonglés dont France Perpète et Toon Schuermans ont le secret.

À table, les deux artistes dégagent la même complicité que sur la scène. Comme heureux de vivre et de s'aimer. C'est rare et, parfois, cela se paye. Malgré l'immense succès de *Double tour*, il s'est trouvé des esprits chagrins pour leur dire que le spectacle était trop beau, trop gentil. *Gentil*, le mot qui tue.

Une gentillesse, pourtant, qui leur a offert le monde, 10 ans de tournée, et 350 représentations. Un best-seller dans le cirque contemporain. Tout le monde, ou presque, a vu *Double tour*. Et a adoré. Même un journaliste flamand du Morgen qui, dans un premier temps, n'avait pas été convaincu par leur *Work in progress* de 20 minutes. Près de 10 ans plus tard, il est revenu les voir et les a encensés.

Les Asiatiques, pourtant techniquement très forts, ont aimé cette manière de raconter une histoire sans paroles, à l'aide de balles, d'une balançoire, d'une porte qui claque, s'ouvre et se ferme, d'acrobaties, aussi.

Ce soir, les artistes reviennent avec leur premier spectacle, un *Bal à Balles... Musette* d'esprit plus rural, qui a également fait le tour du monde.

Au bureau des réservations, l'ordinateur et le téléphone de la pétillante Florence, qui remplace Camille, en train de pouponner, clique et sonne sans arrêt.

Les joues rosées par le soleil qui chauffe à travers les vitres en cette journée printanière, Florence sourit : "Cela n'arrête pas depuis ce matin. Je ne parviens pas à travailler." Une bonne nouvelle.





16h30
POST-SCRIPTUM

Hélène Pirenne arrive sans crier gare. À Latitude 50, on entre, on sort à tout instant. “Viens, je t’accompagne sous le chapiteau”, lui dit Olivier Minet. Est-il plus bel endroit pour accueillir un artiste ? Il y fait déjà chaud comme en plein mois de mai. Les Baladeu’x répètent. Hélène monte sur le plancher. “Il y a combien de profondeur ? Sept mètres. D’accord. C’est bon. Parce qu’à partir de neuf mètres, on ne voit plus les marionnettes.

Pour moi, dit-elle aux Baladeu’x, le banc peut rester. J’ai un fond.” Une palissade truffée de trouvaillles.

Antoine, le régisseur, demande à Hélène si elle veut deux spots supplémentaires.

Difficile de répondre maintenant puisqu’il y a encore la lumière du jour.

Deux jeunes étudiants en infographie de la Haute École Albert Jacquard, à Namur, prennent des photos. Ils doivent réaliser un travail sur un cirque contemporain : affiches, folders et tout le toutim.

Hier encore, Virginie ne savait pas ce qu’était un cirque contemporain et n’avait mis qu’une seule fois les pieds sous un chapiteau. Ce soir, elle assistera aux deux spectacles, *Post-Scriptum* et son Petit Chaperon rouge capricieux par le Théâtre du Sursaut, puis ce *Bal à Balles... Musette* qui se danse entre un jongleur et une danseuse. Près de 200 spectateurs sont attendus. Jeudi, il n’y avait encore que 60 réservations. À 18 heures 30, Jean-Louis ouvrira son bar. À 19 heures, le Bistro, ses portes. À 20 heures 15, les premiers spectateurs entreront sous le chapiteau. La tension monte. Tout en douceur.





“Même au cœur du désert...

Même au milieu des chimères...

On s’était fait une promesse...”

Une voix résonne jusque dans la bibliothèque.

“Hissez haut, hissez haut Santiago...”

Une radio ?

Non.

Jean-Louis, aux fourneaux comme au micro.

Il suffit de descendre, de s’approcher et de lui demander de recommencer.

Sur un des plans de travail de sa cuisine “nickel chrome”, un ordinateur et son programme de karaoké.

C’était quoi ?

Une promesse de Grégoire et Jean-Jacques Goldman.

Vous pouvez la chanter ?

Et le voici reparti, ses yeux bleus brillants de bonheur, ses cheveux trop blonds pour être vrais, le teint bronzé, le polo rouge riant. Il chante juste, connaît les paroles par cœur, n’a pas besoin du texte qui défile sur l’écran, sauf pour les intonations. Cette promesse, il l’a sans doute faite un jour lui aussi.

Puis, il montre la vidéo de son groupe en répétition avec l’ancien batteur de Frédéric François. Jean-Louis, c’est le cuistot du Bistro, toujours de bonne humeur, le cœur sur la main et d’artichaut. Il choisit les menus en fonction des lois du marché. Fier aussi de servir les artistes, de varier les plats, de passer des boulettes maison au barbecue de saison.

Ancien ébéniste, mécano ou charpentier, il a fait tous les métiers. Un jour, à l’Alem (Agence locale pour l’emploi), on lui annonce que le Centre culturel de Marchin cherche quelqu’un. Il se présente. Puis repart. C’était une erreur. Deux mois plus tard, on le rappelle. Il fallait mettre les châssis en couleur. Puis, travailler en cuisine. Jean-Louis s’est proposé. Il a appris à cuisiner à l’armée. En enlevant les yeux des pommes de terre. Son adjudant le trouvait doué. Et lui a demandé de l’aider. Jean-Louis finira chef du mess des sous-officiers à Spa.

Sa vie privée ferait l’objet d’un roman. Père de cinq enfants avec trois épouses différentes, il a malgré tout connu... 113 femmes dans sa vie ! Il l’a réalisé lors d’un “burnoutte”, prononcé à la wallonne, quand une infirmière lui a conseillé d’écrire toutes ses aventures pour retrouver le moral. “Cela m’a pris des jours. Chaque fois que je pensais à l’une, je me disais, ah non, il y a eu celle-là aussi. C’était comme cela. J’en quittais une, je tournais le coin et voilà, j’en croisais une autre... Ma femme le sait. Je lui ai dit. Car il y a toujours des mauvaises langues...”

Les soirs de spectacle, ce n’est plus lui qui assure les repas à Marchin. Trop de stress. Parfois, il donne un coup de main à la Maison des Solidarités. Et les jours de beau temps, joue volontiers les chauffeurs, coiffé de sa magnifique casquette en cuir, au volant de sa vieille Golf décapotable.



19h30

AU BISTRO

La salle du Bistro se remplit. Bougies sur les tables, ambiance feutrée et toutefois animée, il y fait bon manger un pain de viande frites sauce tomate ou une quiche au saumon accompagnée de crudités. Toute l'équipe de la Maison des Solidarités est sur le pont. Journée chargée. Anne et sa blouse noire de top chef garde le sourire. Elle n'a pas arrêté depuis 8 heures. Il y avait tellement de monde à midi qu'elle a dû redescendre à Marchin pour chercher de quoi préparer d'autres quiches. D'où l'attente, parfois. À l'issue de la représentation, nombreux sont ceux qui retournent au Bistro. Une blanche pour discuter le coup, un dernier verre pour la route. Les édiles marchinois sont là aussi. Même Eric Lomba, le bourgmestre, arrive en fin de soirée. Jean-Louis, barman et cuistot s'affaire. Après le spectacle, il prépare quatre belles assiettes pour les artistes et les amène à table. Hélène, France et Toon boivent un verre ou se changent encore. Pas trop content, Jean-Louis. Un quart d'heure, on lui avait dit. Il a respecté le timing, à la minute près. Anne et Olivier vont chercher les artistes par le bras. Ou presque. En deux minutes, ils sont attablés. On a frôlé l'incident.



12h30

LA MAISON DES SOLIDARITÉS



Au menu de ce jeudi : potage vert, saumon, chicons, purée de pommes de terre et pain perdu au sucre blanc. Le tout pour 9,50 euros, voire moins, en fonction des revenus.

La Maison des Solidarités, une initiative du CPAS de Marchin, n'est pas un Resto du cœur. À mi-chemin entre la salle communale et la table d'hôtes, elle accueille ses fidèles trois fois par semaine. Dont Raymond, 90 printemps. Ancien maître d'école, il est venu vivre à Marchin au début de la guerre, pour se cacher chez sa fiancée, Marguerite, dite "Maggy."

"Et lorsque je lui écrivais, je l'appelais ma gy", nous dit-il le regard pétillant. Raymond a une mémoire incroyable, le sens de l'humour, de la répartie. Demain, il montera à Grand-Marchin pour manger au Bistro de Latitude 50, comme sa chère Marguerite, Annette, de Solières, Marie-Christine, de Marchin, Fanny ou encore Nadine, trop jeune pour être veuve. Tous les lundis, mardis et jeudis, ils se retrouvent à la même table, à la Maison des Solidarités, avec sa cuisine immaculée, ses puits de lumière, ses murs verts et blancs. Un décor trop moderne pour leur plaisir,

espace clair et agréable mais difficile à chauffer en raison de la hauteur des plafonds. Quant à l'acoustique... Rien n'est parfait. Ils ne manqueraient pourtant leur rendez-vous pour rien au monde. Et suivent volontiers le mouvement lorsqu'il s'agit de monter à Latitude 50, le vendredi. Là, ils retrouvent Jessica au bar et l'ambiance bistrot, les chaises en bois, les photos de cirque au mur, le personnel de l'administration communale ou encore les artistes, avec lesquels ils échangent. Une exilée politique, en provenance du Congo, a soudain changé d'identité, entre le jeudi et le vendredi où, en tant que metteuse en scène à Kinshasa, elle a pu parler de son métier avec les artistes en résidence à Latitude 50. Elle n'était plus la réfugiée du village. La Maison des Solidarités assure aussi les repas les soirs de représentation. Dans un cas comme dans l'autre, la nourriture est préparée au village, puis amenée au Bistro. Pour le personnel, dont plusieurs bénévoles, cela complique un peu les choses. Mais ajoute du piment.



LATITUDE
50



13h

GAZON BÉNI

Le Bistro est fermé au public qui, comme chaque semaine, devra attendre vendredi ou les soirs de représentation pour s’y restaurer.

Ce mardi, il est réservé aux artistes. Une grande table dressée pour le Cirque Trottola, le Petit Théâtre Baraque et l’équipe de Latitude 50. Jean-Louis est aux fourneaux. Au menu : pilons de poulet, riz, poireaux à la crème, aubergines grillées, salade. Comme dessert, cake aux pommes. Et de l’eau pour tout le monde. Pas question de monter le chapiteau à l’envers.

Monter le chapiteau... Il aime cela, Bonaventure Gacon, car justement cette étape fait partie de l’aventure. “Arriver quelque part, dans un endroit qu’on ne connaît pas, monter, démonter notre cirque avec les caravanes autour, c’est toujours un moment particulier. Cela fait partie du spectacle et, sans le savoir, les gens le sentent. C’est ce qu’on a toujours voulu, être sur les routes, rencontrer ceux du pays. On pourrait loger à l’hôtel puis arriver dans le théâtre, tout prêt. Mais cela ne m’intéresse pas. Le montage et le démontage du chapiteau sont au cirque ce que le crottin de cheval est à l’équitation. Rien ne tombe du ciel.”

Entre Marchin et Trottola, l’histoire se poursuit au fil des créations. Depuis *Par le Boudu*, spectacle de clown ambiance Renoir créé en 2001 et joué plus de 400 fois. Vint ensuite *Volchok*, comme le cochon qui, pour la petite histoire, s’était échappé dans le village... C’est cela, aussi, le cirque sous chapiteau qui, comme dans les images d’Épinal, se balade de ville en ville, crée l’événement en arrivant sur la place, rencontre les habitants, s’installe chez eux mais les invite chez lui, le temps de la représentation. Souvent, de nos jours, le cirque doit s’installer en périphérie et le bitume remplace le gazon. Gazon béni, à Grand-Marchin.











10h30

UNE VOILE DANS LE VENT

Mais où est donc passée la place d'antan ?
Route barrée, clark, camion géant, caravanes en cercle
d'indiens et une remorque au milieu du terrain. Quel
foutoir !

Le Cirque Trottola et le Petit Théâtre Baraque envahissent
les lieux. Pour la bonne cause, celle de *Matamore* à
l'affiche les 25, 26, 29 et 30 avril 2014. Avant de se jeter

dans l'arène, il faut monter le chapiteau. Une (bonne) aventure. Éternellement recommencée. Toujours aimée. Ou presque.

La toile se dresse en un temps record. Dès que les membres de l'équipe tirent sur les élingues, elle se lève comme une voile dans le vent. Il faut aller vite. Et là, voici, majestueuse, rouge flamboyant sous le soleil d'un printemps prometteur.

Le montage aurait dû commencer la veille mais un rallye est passé par là, emportant au passage la moitié d'un arbre que les employés communaux viennent ramasser. L'occasion de faire une pause sur la place, de bavarder avec Olivier Minet qui rêve de l'essayer, ce clark. "N'oublie pas de soulever les fourches", lui dit un employé. Puis Bonaventure Gacon lui montre comment faire démarrer l'engin. Et, miracle ! Le clark démarre... Ambiance de l'avant. Préparatifs, coulisses, resserrages. Le montage avance plus vite que prévu. Les mâts s'enfoncent aisément dans le sol. À Marchin, le terrain est fertile. Sonne alors l'heure d'installer les gradins. Pentus. Autour de cette scénographie étroite et cylindrique, au-dessus de laquelle le spectateur se penchera. Un point de vue, déjà. À dix-huit heures, les bâches sont installées, les gradins sont presque montés.

Le chapiteau a pris ses aises: 22 mètres de long sur 19 de large. À l'intérieur, il peut accueillir 330 personnes. Les lampions s'allumeront pour les représentations. Ce soir, seules quelques lumières s'échappent des caravanes des saltimbanques. Demain, La Flèche wallonne passera par là. Et le cirque dans tout cela ?

16h30

HORS-TEMPS

Trottola et Baraque... Réunies, ces compagnies ont écrit de belles pages du cirque du présent, de l'émotion. À l'origine du Cirque Aligre ou du théâtre équestre et

musical de Zingaro créé avec Bartabas, Nigloo et Branlotin sont revenus à une forme plus intime. En chemin ou au Cirque Plume, ils ont croisé Titoune et Bonaventure Gacon. Plus tard, ces deux-ci créeront Le Cirque Trottola, comme toupie en italien, présage, en quelque sorte, à leurs tournées sans fin, tant leurs spectacles, Trottola, *Volchok* et aujourd'hui *Matamore*, enchantent le public. Par la sincérité de l'instant, l'amour de la faille et l'osmose contagieuse entre ce porteur, Viking au cœur tendre, et cette voltigeuse, petit bout de femme aux cheveux de feu. Sans oublier la neutralité bienveillante de Mads, jongleur rêveur.

Deux univers, donc, et des années que ces artistes-là voulaient enchevêtrer leurs visions et leur savoir-faire. Va pour *Matamore*, pas si éloigné du matador, personnage espagnol de la commedia dell'arte en cette arène qui, d'emblée, entraîne une mise en danger. Que racontent, une heure quarante durant, ce clown blanc, cet Auguste ou cette voltigeuse sous l'œil du violoncelliste ? "On a pris l'habitude de se perdre, de lâcher prise. Rien n'est prémédité. On travaille et on voit ce qui vient. Nos techniques précises sont déjà des contraintes créatives. Portés acrobatiques, portés aériens, jonglerie, fouet, clown blanc et Auguste sont les premiers mots de l'histoire. Puis il y a cette tension liée au cirque. On a voulu tordre cette ambiance-là pour laisser voir les failles, pour l'humain, le hors-temps, la fragilité liée à la prise de risque. Ce qui compte, pour nous, c'est la force du moment présent, la nostalgie. On a du mal à mettre des mots dessus. On a travaillé longtemps pour que cela finisse par infuser. On voulait raconter comment faire notre cirque, comment on l'entend. On essaye d'être au plus dru par rapport à la chose, de la tordre. Au présent. La voltigeuse dit aussi la réalité du cirque. Le cirque est universel car émotif. Il est brut. Il parle à tous car on essaye d'abord d'être dans cette fragilité."

Créé en décembre 2012, *Matamore* a déjà été joué une centaine de fois, est complet pour 2014 et 2015, avec des escales à Prague, à Salzbourg, au Centquatre à Paris et à Marchin.

14h30

BOURRU AU COEUR TENDRE

Des patins à roulettes et du violon. Voilà ce qui a mené Bonaventure au cirque. Il rencontre le directeur des Saltimbanques et devient apprenti chez lui. À 18 ans, c'est l'entrée à l'école de Rosny-sous-Bois, suivie du Centre national des arts du cirque (CNAC) de Châlons. Déjà un peu retors à l'époque, Bonaventure Gacon n'est pas convaincu par le Cnac. Les institutions, il n'aime pas trop. Le spectacle de la fin de sa promotion, *C'est pour toi que je fais ça*, mis en scène par Guy Alloucherie, tourne pendant deux ou trois ans. Puis il quitte ce Cirque désaccordé pour rejoindre Klots, celui de Titoune, devenue ensuite sa partenaire à la ville comme à la piste. Parmi les escales, citons encore le Cirque Plume, avec Titoune également, puis *Par le Boudu*, un clown inspiré par le film de Jean Renoir, bourru, ogre, ivre, désespéré mais pas seulement. "Un clown ambigu, au bout de rien", dit Bonaventure peu enclin à classer. Il préfère ouvrir. "On ne peut pas le cantonner au rôle de clochard. Il a plusieurs facettes. J'aime ces spectacles où la vision n'est pas uniforme. L'important, c'est d'avoir le choix de la compréhension. J'aime le cirque car on n'y parle de rien. Dans les mises en scène trop modernes, les gens pensent savoir ce qu'ils veulent raconter ; quelle morale ils veulent donner ; je trouve cela monolithique. Ça n'aiguise pas la pensée, or l'art est un endroit où on peut penser ce qu'on veut."

Cette envie de trop en dire suscite même comme une colère en lui : "C'est malpoli de dire la recette à table quand quelqu'un vient manger. Je trouve cela grossier. Qu'on laisse les gens manger en paix."

Dans la même logique, Bonaventure n'aime pas parler de son spectacle, dire ce qu'il raconte...

Sur les routes depuis plus de quinze ans, il assume son choix. Il regrette par contre une institutionnalisation de plus en plus grande des lieux où il joue. Ce besoin aussi de rendre le cirque plus novateur, joli, de le normaliser dans les théâtres, les médias. "Au cirque, on prend en compte

la fatigue, la pluie sur la toile, les pinces qu'il a fallu planter à la main. L'important, c'est le plaisir qui passe entre les gens."

À Marchin, il se sent bien. "J'aime ce désir d'ouverture. C'est bien de venir dans les villages. On touche une certaine réalité. Le lieu est précieux. Ici, tout est mis en œuvre pour le spectacle. Ailleurs, les caravanes, ça dérange. L'esprit prend le dessus sur l'émotif ; or, l'émotion est intrinsèquement liée au cirque. Je trouve dangereux de zapper ce côté-là."

Quant au voyage, il lui a appris à être de plus en plus sage par rapport aux gens, avoir de moins en moins d'a priori, à comprendre que Jean-Louis, il n'y en a qu'un. Peu importe qu'il soit à Marchin ou ailleurs.

17h30

ROUGE FEU

Une tignasse incroyable, des cheveux rouge feu, dressés comme une envie de rejoindre les airs, un regard et une poignée de main francs. Voir Titoune un jour, c'est s'en souvenir toujours. La côtoyer à Marchin, même de loin, c'est l'admirer plus encore.

Sacré petit bout de femme au caractère de fer, entière, volontaire, téméraire. Tout en muscle et finesse, elle enfile volontiers une élégante veste noire, s'avance et tend une main déterminée. Poigne d'homme pour celle qui se définit comme un petit soldat mais rend les armes dès que Bonaventure Gacon lui tend les bras.

S'abandonner, lorsqu'on est acrobate, trapéziste, artiste, c'est essentiel. Quand son partenaire de piste est entré dans sa vie, elle a lâché prise. "Dix jours après notre rencontre, je faisais une rupture d'anévrisme. Je sentais que je pouvais me reposer sur lui. Je n'aurais pas pu accepter que quelqu'un d'autre s'occupe de moi. J'ai beaucoup d'orgueil, un défaut qui au cirque devient

qualité. Si je monte à 30 mètres, c'est par orgueil. Là, j'étais paralysée, à l'hôpital, mais je savais que je m'en sortirais. J'avais confiance. Je crois en la force mentale. Je n'ai jamais eu peur. Je lui demandais de temps en temps de lancer une balle et ma main essayait de l'attraper car le réflexe est plus important que la pensée. C'est comme si on pense qu'on va tomber amoureux, cela ne marche pas." De ce côté-là, Titoune a eu le bon réflexe, tant la complicité des artistes transpire sur scène, en représentation comme en répétition. "Entre lui et moi, cela a tout de suite été comme une évidence. J'avais 28 ans. C'était le bon moment. J'avais besoin de quelqu'un de solide."

Petite-fille de ferrailleur, Titoune avait tous les jouets qu'elle voulait à sa disposition : voitures, bateaux, grues... Avec un morceau de vélo, son grand-père lui construisait un trapèze. Elle mettait des chiffons sur le sol pour se réceptionner. Elle a toujours été attirée par le vide. Quand elle voyait une grue, elle y grimpeait. À 12 ans, elle savait déjà qu'elle consacrerait sa vie au cirque. Sa mère la soutenait et l'a laissée partir à Montréal, à 15 ans. Titoune a 41 ans et quelques années d'errance derrière elle. Cette vie de nomade, elle en a toujours rêvé. Tout, sauf la routine.

"J'aime les moments où on arrive, où on est en alerte, on ne sait pas si quelqu'un va venir la nuit, si le virage est dangereux... La première nuit, on ne dort jamais bien. Des études démontrent que les animaux en cage meurent plus vite, ont plus de maladies, car ils sont trop en sécurité. Le corps en alerte. J'aime ce truc de matelot, un peu comme sur un bateau sauf qu'ici, il n'y a pas de hiérarchie, de commandant et de moussaillons."

L'histoire de Latitude 50 est intimement liée au Cirque Trottola qui partage son amour du lieu avec d'autres grandes compagnies. Et les encourage à venir poser leurs caravanes quelques jours ici.

"On adore le côté simple de l'endroit. Créer un lieu comme celui-ci, dans un coin perdu... Il y a un truc humain, incroyable, qui se perd en France car la culture y est un peu prétentieuse."

41 ans, c'est aussi l'âge de certaines questions. Titoune

n'a pas peur des claquages. "C'est dans la tête", dit-elle. "J'essaye de ne pas rentrer dans ce trip-là." Elle s'entraîne, s'échauffe pour les figures importantes, et va de l'avant. Et les enfants ?

"C'est le prix de ma passion pour le cirque, mais je l'assume. Si j'avais eu un gamin, je ne ferais pas ce que je fais. J'adore être en contact avec les enfants. Là, je pars bosser quinze jours avec eux en juillet. Peut-être que si le spectacle ne marche pas..." sous-entend-elle. Sans, cette fois, prendre trop de risques.

11h30

PUTAIN DE SORTIE

Calme et concentration sous le chapiteau de Trottola.

Le vent souffle.

Annonce d'orage pour ce soir, peut-être.

-Il paraît qu'aujourd'hui, c'est jour de grève.

-Oui, les intermittents.

Trois figures successives.

Bona est en nage.

-J'ai un tout petit peu courbé.

-Tu peux aller moins vite, ce sera plus clair avant de partir.

-Je trouve très lent le premier temps. Et très vite après.

Comme si tu m'attendais. Ça me fait cette impression. On le fait plus tranquille.

Le retour, ça fait comme une vague.

Tu ne donnes pas tout.

On arrête là ?

-On fait quelques saltos.

Je pense à la hauteur.

-Non, non, réfléchis pas.

Le coq chante.

Titoune, short et t-shirt noir, s'applique.

-Là, je préfère. Du coup, tu penses pas au salto. On fait une putain de sortie.

16h45

SHAKESPEARIEN

“La campagne, ici, est différente des nôtres, en France. Elle est éparpillée mais habitée. On y perçoit la possibilité d’une vie. En France, parfois, c’est paumé. Les gens semblent autres, également. Une certaine gentillesse. En arrivant, j’ai demandé mon chemin à un jeune couple, à Huy, qui sortait d’un repas de famille. La simplicité avec laquelle ils m’ont répondu... Puis ce glacier avec sa camionnette et sa petite musique qui est passé à dix heures du soir... Bonaventure ne m’avait pas menti...”

Nomade depuis de nombreuses années, Branlotin a toujours été fasciné par cette vie, par ce chapiteau qu’on monte et démonte. Jeune, il se levait à cinq heures pour assister au montage de celui des Bouglione. Cette curiosité, il la retrouve à Grand-Marchin. Avec ces boucles éparpées, son visage un peu fripé mais resté jeune, ce sourire empreint de gentillesse, Branlotin a l’allure des artistes des années 70 qui ont bousculé les conventions. Une grande simplicité alors qu’il a écrit d’importantes pages de l’histoire du cirque. Dont la création, avec Igor, du Cirque Aligre que Bartabas a rejoint avant de créer son théâtre équestre Zingaro.

“Les temps ont changé. On ne se balade plus avec des roulettes. Cela a été digéré par le Ministère de la Culture. Les acrobates qui faisaient la manche sont parqués à Beaubourg, maintenant, ou ailleurs. Nous, on mettait le fric sous le matelas. On se débrouillait. Aujourd’hui, on ne peut plus naviguer à l’aveugle. Il faut répondre à des critères.”

Avec Nigloo, son frère Igor, ils étaient cinq au début. Quand Zingaro a été trop médiatisé, il s’en est allé travailler avec le Foot’s barn, théâtre anglais jouant du Shakespeare. Suivront le Théâtre du Radeau, ses mises en scène oniriques à la Kantor puis la construction du Petit Théâtre Baraque, cylindrique, capable d’accueillir 30 spectateurs à peine pour une forme d’entresort. Il y a des années que le Petit Théâtre Baraque voulait créer un spectacle avec le Cirque Trottola.

11h45

À L'ÉTOILÉ DU COIN

Les quinze jours que Trottola et Petit Théâtre Baraque viennent de passer à Marchin seront à marquer d’une pierre blanche.

Il se raconte que l’ambiance n’a cessé de monter dans les gradins, bourrés massacre, avec un public debout pour la dernière représentation, mais aussi dans les coulisses du chapiteau.

Avec également cette soirée festive d’inauguration de l’extension de l’Atelier au son de l’accordéon des Fanfoireux. Et ces promesses de soir d’ivresse (de bonheur, bien sûr). Pour célébrer le 1^{er} mai et le temps précieux passé à Marchin, les aventuriers de Trottola proposent à Olivier Minet d’aller casser la croûte à l’étoilé du coin. Une certaine Arabelle Meirlaen. Quand les saltimbanques invitent les directeurs...

Gros coup de blues pour toute l’équipe lors du démontage du chapiteau et du départ de la caravane.

Le vide après le plein.









La Flèche wallonne ne devrait pas tarder à passer. La caravane d'abord, les coureurs ensuite. Georgette, pull et pantalon bleu marine, canne à la main, est sur le pas de sa porte. À l'angle de la place et au sommet de la montée de la route de Grand-Marchin. Aux premières loges. Les cyclistes ont du retard. Elle suit aussi la course en direct à la télévision. Voilà comment elle est au courant.

Du haut de ses 87 ans, le visage creusé de rides mais le regard vif et les lèvres fines, Georgette Henin, "comme la joueuse de tennis", précise-t-elle, "mais je n'ai rien à voir avec elle", est la doyenne de Grand-Marchin où elle s'est installée en 1947 lorsqu'elle a épousé André. Son beau-père habitait une partie de la maison, la cuisine et la salle à manger où elle nous reçoit. Avec son mari, ils occupaient l'autre moitié. Elle soignait veaux, vaches et cochons. Le taureau et les lapins aussi.

Mère de cinq enfants, dont quatre filles, elle a encore connu l'école de la place, où Latitude 50 et le centre culturel ont pris leurs quartiers.

"C'était autre chose, à l'époque. Les enfants devaient juste traverser. Il n'y avait pas de maternelle mais dès cinq ans, ils étaient admis et suivaient les cours de première primaire. Ils prenaient de l'avance. À midi, ils rentraient manger à la maison, jouaient un peu avant d'y retourner. Puis, à quatre heures, je goûtais avec eux, les aidais pour leurs devoirs et retournais aux bêtes. Quand je pense qu'aujourd'hui, on les met parfois dès sept heures du matin au bus."

Des histoires, elle en connaît Georgette. Comme celle de la maman de Monsieur Morimont, dans la belle demeure sise en contrebas. Elle avait participé à la Résistance pendant la guerre, s'est fait prendre par les Allemands et est morte dans un camp, en Allemagne. "Le président Roosevelt a envoyé un diplôme à son fils. Je l'ai vu. Il l'a encadré."

Elle se souvient de la guerre, de ces années difficiles et de la peur omniprésente des avions qui passaient au-dessus de leurs têtes, lâchaient leurs bombes, puis revenaient. Plus loin, dans la rue, la ferme a été bombardée par un V2.

"Même après, on a encore été privés pendant des années. Pour mon mariage, mes parents ont tué le cochon pour avoir quelque chose. Ceux qui se plaignent aujourd'hui, je ne les comprends pas.

Avant, la fanfare jouait chaque semaine sur le kiosque. Il y avait un étang qui gelait l'hiver, au grand plaisir des petits. Dans les années 1900, le centre principal et administratif était ici à Grand-Marchin." Georgette est bien entourée par ses cinq enfants qui viennent lui rendre visite chaque jour. Avec parfois d'agréables surprises comme, aujourd'hui, ces copieuses verrines aux fraises, à la crème et aux biscuits préparés par Liliane. Un délice ! Si Grand-Marchin a changé ? "Oui. Les gens ne se présentent même plus quand ils arrivent."

Elle admire la carte postale éditée pour les 10 ans de Latitude 50. "Regarde la belle photo", dit-elle à l'une de ses filles. "Je me demande où ils ont mis ces ballots ?" Se souvient-elle des Renc'Arts de la FAR, en 2003 ? "Comme si c'était hier ! Plus de 10 ans déjà, je n'en reviens pas. J'aurai au moins vu cela, avant de mourir. C'était magnifique ! Et cet immense vélo. C'est formidable ce qu'ils ont fait là !"

Georgette est une fervente supportrice de Latitude 50. Citoyenne active, elle a déjà accueilli des spectacles, comme *Virginie Nati des étoiles* dans sa grange. Elle a participé aussi aux Promenades photographiques en Condroz. Assise sur sa chaise, à l'entrée de la grange, elle ne s'attendait pas à voir défiler tant de monde. Le chapiteau ne l'a jamais dérangée. Et les forains non plus. "Je ne les entends pas, ils ne m'ennuient pas du tout. Dans le temps, des forains venaient aussi. Vraiment pauvres. Ils nous demandaient si nous n'avions pas deux, trois carottes, ou des poireaux. Aujourd'hui, c'est différent."

Georgette n'est jamais allée au cirque avec ses parents. Et n'y va pas aujourd'hui non plus. Elle est pourtant chaque fois invitée. "Je ne pourrais plus." Alors, elle donne les deux places à ses enfants. "Refuser une invitation équivaldrait à un affront", estime-t-elle.

15h30
L'AVENIR

Sortir. Promener, regarder au loin, et parler d'avenir.
10 ans. Et après ? Le rêve est présent. Le projet existe, se discute.

L'idée consiste à créer une structure en dur, à l'arrière de Latitude 50, sur le verger, là où fleurissent pour l'instant pommiers et autres pruniers.

Entre les réunions, la découverte de spectacles, la présence sur le site au moins trois jours par semaine, Olivier Minet garde le cap et son calme. Malgré les enjeux. Le monde du cirque connaît une explosion.

Le succès du Festival Up ! qui fait pour l'heure salle comble à Bruxelles en est une preuve. L'Espace Catastrophe vient d'annoncer officiellement l'accord pour sa structure à Koekelberg. L'ESAC (École supérieure des arts du cirque à Bruxelles) va également emménager d'ici trois ans dans de nouveaux locaux sur le site du Centre d'Enseignement et de Recherches des Industries Alimentaires et Chimiques (CERIA) à Anderlecht. Marchin s'inscrit dans le mouvement. Cette perspective de développement, qui comprendrait aussi l'accueil de l'École de Cirque de Marchin, est importante. Elle permettrait à Latitude 50 d'élargir la gamme de spectacles proposée. D'ancrer son identité de pôle wallon du cirque contemporain. De consolider les ponts avec Circuscentrum, avec Neerpelt, de grandir, d'aller de l'avant aussi puisque l'homme est ainsi fait.





Pourquoi le cacher ? Sans volonté politique, Latitude 50 n'aurait jamais vu le jour. Il est donc temps de donner la parole au président de son conseil d'administration.

Jean-Pierre Burton, le terme socio-culturel semble retrouver tout son sens à Marchin. Pouvez-vous nous dire pourquoi ?

Commune rurale, Marchin s'est doté d'un centre culturel, voici 30 ans. Actuel bourgmestre, Eric Lomba suit la même logique que le mayeur de l'époque: développer la commune dans une optique culturelle et sociale.

L'asbl Devenirs, La Maison des Solidarités du CPAS et plus récemment Latitude 50 reflètent cet état d'esprit. Sur le plan socio-culturel, le Bistro remplit la fonction de croisement des publics, de lieu d'expérimentation pour les compagnies qui donnent à voir des bancs d'essai. C'est un endroit de convergence, un élément important dans la politique marchinoise.

Pourquoi privilégier le socio-culturel ?

La commune vient de prendre une claqué avec la fermeture d'Arcelor Mittal, début 2014, qui a engendré une centaine de pertes d'emploi. Nous devons rester vigilants car les subsides culturels sont souvent facultatifs et sont les premiers visés dans les réductions de dépenses. Il faut se battre pour maintenir ces lignes de crédit.

Latitude 50 crée-t-il de l'emploi ?

Oui, par sa présence spécifique à Marchin. Avec des ponts qui lui permettent de faire travailler quatre équivalents temps plein. C'est dérisoire mais, un pas devant l'autre et un jour à la fois. On doit être à l'équilibre.

Peut-on aussi parler d'emplois indirects ?

Oui. Via, entre autres, l'accueil de compagnies théâtrales venues ici pour mettre au monde le plus beau spectacle rêvé. Latitude 50 essaye d'être performant pour que les créations aboutissent. Latitude 50 est incubateur de petites entreprises qui viennent pour finaliser leurs projets. La petite entreprise, c'est la compagnie qui engage des comédiens si le produit final est commercialisable sur le marché de la diffusion liégeois, wallon et circassien.

Sur le marché étranger, aussi ?

Aussi. Le cirque s'exporte bien puisqu'il contient souvent peu de mots.

Mesure-t-on l'impact économique de Latitude 50 ?

Il n'existe pas de statistiques objectives sur la vie des compagnies qui passent par ici. Si on vient mettre un enfant au monde chez nous, il faudra trouver le moyen de le faire grandir. C'est un travail d'accompagnement après la naissance. C'est un peu la quadrature du cercle. Peut-on mettre les spectacles en décentralisation, sur d'autres territoires ? Olivier Minet parcourt également les festivals internationaux. Il s'agit de perspectives immatérielles.

Les résidences d'artistes s'inscrivent-elles dans cette logique économique ?

Plus de 30 compagnies résident chaque année à Marchin, soit entre 120 et 150 professionnels du spectacle. C'est la "core business" de Latitude 50.

Quel rôle joue la programmation dans ce projet ?

La diffusion de neuf spectacles chaque année, dont certains qui drainent un public énorme, vaut sa notoriété à Latitude 50.

Il est des spectacles qui attirent plus de 1.200 spectateurs. Il s'agit là d'un potentiel colossal qui irrigue bien plus que la place marchinoise. Il y a donc un ancrage local indéniable par son approche de proximité mais également un rayonnement beaucoup plus important.

Quel bilan dressez-vous au bout de 10 ans ?

Très positif. Le parcours réalisé est magnifique. On est parti de rien et on se retrouve avec le statut de Pôle wallon des arts du cirque et de la rue. On a signé une convention avec la Fédération Wallonie-Bruxelles qui a validé le travail. On est passé de 35.000 à 85.000 euros de subsides. Voilà le résultat de 10 ans de travail qui ont permis d'accueillir un cirque comme Trottola dans une commune rurale un peu perdue...

Où en est le projet de construction en dur ?

Le chapiteau, qui est loué par la commune et mis à la disposition de Latitude 50 devrait retrouver sa logique de

nomadisme. Pour la structure en dur, le schéma de travail est finalisé avec un cahier des charges qui pourrait être remis aux architectes. Le projet se chiffre à environ sept millions d'euros. Les subsides de la commune ne suffiront pas.

Quels sont vos arguments ?

Nous sommes dans la tourmente Arcelor Mittal. Il faut rendre une perspective de développement, reconstruire un avenir à Marchin. On a vécu longtemps sur la sidérurgie qui a occupé 1.200 travailleurs à son époque glorieuse, entre 1965 et 1973. Latitude 50 doit accroître sa capacité à être un vecteur de développement économique. L'innovation dans le domaine du cirque est constante par rapport à l'après nouveau, par exemple. Il faut le réaliser, le produire, le commercialiser... Au départ d'une pratique artistique comme le cirque, on pourrait ouvrir un centre de production qui utiliserait l'aluminium, le composite nouveau en partant de l'histoire de Marchin, ce territoire particulier, à la fois rural et sidérurgique.

Et demain ?

Demain, il faudra continuer ce boulot de qualité, de rigueur, dire qu'il n'est pas fini, développer les acquis, réfléchir à l'accompagnement des compagnies. Mais aussi reconfigurer l'ensemble de l'infrastructure pour qu'il y ait deux compagnies en résidence en parallèle et qu'elles puissent confronter leurs projets. Pouvoir offrir un outil plus performant que la salle actuelle et, cerise sur le gâteau, pouvoir construire un cirque en dur qui permettrait aussi de rapatrier l'École de Cirque de Marchin et d'ouvrir une section de transition en plein exercice des arts du cirque en partenariat avec l'Institut provincial d'enseignement secondaire (IPES) de Huy. Un tel projet donnerait également plus de chances aux jeunes Belges de réussir l'examen d'entrée à l'ESAC (École supérieure des arts du cirque) qui accueille beaucoup d'élèves du Brésil, de France, d'Espagne... mais peu ou prou de Wallonie. Ce chantier-là est ouvert. Les discussions sont en cours.



Avec ses fenêtres sur les prés et sur la vallée, sa belle hauteur sous barreaux, ses murs fraîchement blanchis, ses nouveaux châssis, ses trapèzes accrochés au plafond, la voici, l'école de cirque de Marchin, belle, lumineuse, accueillante.

Enfin, l'école... La salle communale qui faisait avant office de salle de gymnastique.

Et qui tourne aujourd'hui à plein rendement entre les cours de cirque en scolaire, en extrascolaire et des cours de danse, avec ou sans steps.

"Bonjour, moi c'est Sander."

"Toi, c'est Jordaen."

Ce sont des noms très flamands. Si on fait des fautes, tu peux nous corriger.

On va commencer par un petit jeu à deux.

C'est un jeu de réflexe et de concentration.

C'est possible que quand on est 100% concentrés.

Toi, tu te mets debout et tu tiens la massue comme cela, parallèle au sol.

Toi, tu te mets devant lui, tu t'agenouilles et tu dois attraper la massue quand il la lâche.

Maintenant, on change les rôles.

On n'attend pas la réussite.

Maintenant, tout le monde a une massue et on va essayer de la balancer sur la main droite."

Avec ses cheveux blonds, son pull bleu, étiqueté "École de cirque de Marchin", ses baskets assorties et tout étoilées de blanc, Flora s'applique.

Sa copine a un look d'enfer.

De bas en haut : baskets de cuir, pantalon gris, jupette de mousseline à fleurs sur pantalon, polaire à carreaux, branches de lunettes roses assorties à la massue fuchsia et boucles d'oreilles vert pomme.

Près d'elle, un beau jeune homme, en pleine croissance, au regard bleu et aux joues rosées. Sans doute le plus beau gars de la classe. Mais l'heure n'est pas aux amourettes. Seule compte cette massue peu docile, posée bien droite dans la paume de la main ouverte vers le ciel et prête à choir.

Puis il faudra former un triangle avec le bras, y glisser la quille, la rouler sur la nuque, la rattraper de l'autre côté, la lancer en l'air peut-être, se coucher sur le sol, la saisir... Vertige.

Il règne un silence incroyable.

Une dizaine de jeunes de 6 à 14 ans sont réunis pour suivre un cours exceptionnel avec Sander et Jordaen, des artistes en résidence à Latitude 50.

Ils interviennent ici auprès de circassiens dans le cadre des Rencontres avec les gens du coin organisées par Latitude 50 quand elles font sens.

L'heure a filé.

Les enfants, venus de loin parfois, aussi.





18h15

DES GROSEILLES

Quand deux circassiens deviennent voisins à Marchin, ils partagent leurs groseilles et montent une école de cirque. Au départ, en 2000, deux ateliers voient le jour au centre culturel car il y avait une réelle demande pour ce genre d'activités.

Olivier Minet suggère à Véronique Swennen, graduée en éducation spécialisée, formée en thérapie et rééducation psychomotrice, de créer l'asbl Circabulle.

Véronique Swennen, qui a en outre fait son mémoire sur l'utilisation des techniques de cirque pour l'épanouissement de la personne, semblait toute appropriée.

Le temps lui a donné raison.

L'École de Cirque draine chaque semaine 450 élèves, en scolaire, en extrascolaire ou en handircirque mental et physique.

L'année se termine toujours par un spectacle présenté lors de Latitude 50 en Fête où se mêlent amateurs et professionnels.

À l'École de cirque, les jeunes apprennent des techniques physiques comme l'équilibre ou la coordination mais ils doivent aussi accepter de tomber devant les autres. "Rien n'est acquis en appuyant sur un bouton. Ils apprennent vite qu'il y a des étapes à franchir. Et qu'ils ont le droit de rater. Les notions de coopération sont très importantes aussi. Et il est des timides qui finissent par se dévoiler sans parler pour autant."

L'École de cirque de Marchin a vu le jour avant Latitude 50. Les liens sont étroits entre les deux structures et devraient l'être encore plus si, comme espéré, le nouveau bâtiment se construit. Il abritera en effet l'école, qui est membre du conseil d'administration de Latitude 50. Et inversement.

L'École de Cirque et Latitude 50 organisent aussi *Cirque en Campagne*, journée d'échange des écoles de cirque de loisirs venues de Mons, Namur, Charleroi, Gembloux. Des rencontres sont également organisées avec les étudiants de l'ESAC, le jour du spectacle le plus important de la saison.

"Les élèves rencontrent alors des professionnels. Ils leur demandent s'ils habitent dans une roulotte, s'ils vivent de leur art, ce qu'ont dit leurs parents lorsqu'ils leur ont annoncé qu'ils voulaient faire du cirque."

15h

LA JEUNE FILLE À LA PERLE

Ah, l'odeur boisée de la sciure, piquante de la soudure, le couinement de la scie et le souffle du chalumeau ! L'Atelier est un théâtre en soi. Tout y fait farine au moulin. L'arrière d'une camionnette, un tableau noir posé au sol, une bécane, des jantes, des clés anglaises, tournevis, marteaux, boîtes de conserve vides, un mannequin, une Remington bleue de voyage qui attend son auteur et, au milieu de ce fatras, une reproduction de *La Jeune fille à la perle* de Vermeer, au visage miné par les champignons, arrivée là parce que, la veille, les stagiaires parlaient du film de Peter Webber. Elle regarde Jef, d'un air étonné.

Téléphone portable en main, il chronomètre le temps que mettra le sable pour s'écouler du sablier en verre et fer qu'il vient de fabriquer pour la Compagnie BabaFish. Le premier essai avait duré le double des vingt minutes requises. Cette fois, le sable s'écoule trop vite de la dame-jeanne qui, entraînée par le poids, s'incline peu à peu. Au bout de 10 minutes, il n'y a plus un grain à l'intérieur. Recommencer, travailler l'ouverture d'un nouveau bouchon en liège afin qu'elle ne soit ni trop étroite ni trop large. Une école de patience, voilà à quoi ressemble cet atelier de décors, comme le confirme Jef, ancien éducateur au chômage depuis trois ans et en formation ici, grâce à Devenirs, un centre d'insertion socioprofessionnel qui permet notamment aux stagiaires de se former aux métiers techniques à travers la réalisation de décors. Jef se passionne pour ce qu'il fait. Il doit fabriquer et inventer, en quelque sorte, une chorégraphie mécanique avec un roulement de bille, une guitare qui déclencherait le sablier, qui influencerait la suite de cet *Expiry date* autour du temps qui passe. Inventer en restant dans l'esthétique du spectacle. Ne pas donner l'impression que le décor a été fabriqué par un

bricoleur dans son garage. Jef, qui apprend ici la soudure, la forge, la menuiserie, aime surtout le fer.

L'Atelier est un élément clé de Latitude 50.

Une formule simple et imparable, ou presque.

Créé voici cinq ans en collaboration avec Devenirs, il permet aux artistes en résidence de venir commander leurs décors, fabriqués ici, et de ne payer que la matière première. Le travail sera parfois plus lent car réalisé par des stagiaires mais le décor coûtera moins cher aux compagnies.

Pour les stagiaires, la formation est gratifiante, créative. Ils voient le résultat de leurs efforts sur scène, participent activement à la création du spectacle. En 2012, par exemple, l'Atelier a réalisé un chapiteau dôme pour la Compagnie Lune et l'autre. Et lorsqu'il a fallu fabriquer une bâche étanche, il a fait appel à l'Atelier Mosan de Huy. Ce sont alors les personnes handicapées qui ont appris aux stagiaires les techniques d'assemblage en couture.

Une autre fois, c'est un forgeron qui interviendra et, l'an passé, un stagiaire a été engagé comme technicien régisseur pour *Une petite allergie* de Victor B dont il avait construit le décor.

Gagnant, gagnant.







18h30

DEVENIRS

Mot plein d'avenir. Plus séduisant que la kyrielle d'abréviations habituelles. Il définit un organisme qui assure la formation de stagiaires demandeurs d'emploi afin de leur permettre d'acquérir des compétences générales et techniques. Jef, Catherine, Bastien en sont. Heureux, 10 mois durant, de rejoindre L'Atelier trois fois par semaine. Ils y réalisent les décors en concertation avec les compagnies en résidence à Latitude 50. Après l'indispensable petit café perco partagé dans la cuisine commune. Où se croisent aussi les artistes en résidence. Dessiner à l'échelle les plans, prendre les mesures exactes, choisir les matériaux nécessaires, concevoir les éléments de décor en bois, en métal, en mousse de plastique, en plâtre... Autant de perspectives motivantes qui font sens.

Albert Deliège, directeur de l'asbl, qui organise aussi des formations en horticulture, garde d'enfants, développement personnel, ... est convaincu par la formule. "Travailler sur des projets concrets donne du sens à la formation et renforce l'apprentissage. On n'est pas là simplement pour couper des planches. Les stagiaires jouissent d'une belle reconnaissance. On travaille sur différents métiers et on essaye de maîtriser plusieurs techniques : le bois, l'acier, la mécanique, le dessin, la peinture, la couture... Le choix des décors se fait en concertation avec Latitude 50. On étudie la cohérence du projet, sa faisabilité, on oriente même parfois la compagnie. On a la chance, en outre, d'avoir un formateur fantastique, Cédric Losange. Assistant social de formation, très habile de ses mains, il allie les deux compétences."

Bien que réalisée par des stagiaires, la tâche de L'Atelier n'est pas mince : fabriquer des décors pour des compagnies professionnelles. Pas question de se tromper. "On assiste à une relation d'égal à égal. Il y a une vraie valorisation des personnes dans ce qu'elles réalisent. En terme de confiance en soi, c'est important aussi. Parfois, des stagiaires sont engagés par une compagnie pour laquelle ils ont construit les décors." Ce beau projet est né d'une rencontre entre Olivier Minet et Albert Deliège. Il existait déjà une formation professionnelle mais qui ne correspondait plus à la réalité. Les deux hommes ont accordé leurs violons et ouvert L'Atelier en 2009. Après avoir retapé le bâtiment communal à l'abandon et mis en route la première scie sauteuse.

Cinq ans plus tard, Devenirs inaugure en grande pompe et en Fanfoireux l'agrandissement de l'Atelier. L'ambiance est festive. Explosive, presque...







8h30

L'ÉGLISE

Il a gelé, cette nuit. Le soleil de fin janvier se montre généreux mais trompeur. Comme si l'hiver allait se retirer sur la pointe des pieds alors qu'il n'a pas encore montré le bout du nez.

La nature se réveille et Grand-Marchin invite à la promenade, au gré de ses maisons authentiques, au détour d'autres plus résidentielles. Ou du *Jardin des 4 vents*, bardé de bois grisé par le temps, de la maraîchère bio Emmanuelle Devaux. Sur la barrière, une vague feuille de papier plastifié indique la fermeture saisonnière. Ici, on respecte le cours du temps.

Direction l'église du village. Les jours de brouillard, son clocher émerge dans la brume. La vue est belle sur la vallée. Quelle que soit la saison.

L'été, lors des promenades photographiques du Centre culturel de Marchin, les habitants ouvrent aux badauds leur porte, leur jardin, leur grange ou leur chantier. Les photos flottent au vent, s'agrippent aux pierres, s'accrochent aux poutres. Et le regard, toujours, passe du focus à l'horizon.

Pour les résidents, en écriture ou autre, Latitude 50 offre le recul, le silence, l'isolement, trop grand parfois. Inhabituel. Et précieux.





14h
L'ABC

Peu de mots, peu de bruits dans *Les Temps modernes* de Charlie Chaplin et pourtant, une écriture serrée, millimétrée, cadencée.

Les spectacles de cirque ou de rue sont souvent muets, une forme qui s'exporte bien. Muets ne signifie pas vides de sens.

Maillon faible du cirque belge contemporain, l'écriture s'interroge et s'invite en hôte d'honneur à Latitude 50.

Les résidences d'écriture y sont de plus en plus nombreuses, les demandes émanent aussi de France parce que Latitude 50 bénéficie du soutien de la Société des Auteurs et Compositeurs Dramatiques (SACD) belge et française.

Il arrive que des candidatures pour une résidence en création se transforment en travail "à la table" Pour préciser le projet, cadrer le flou artistique. Le comité de sélection pour l'aide à l'écriture est composé de la SACD France, de la SACD Belgique, de Latitude 50 et de Théâtre & Publics.

À l'avenir, l'écriture se déploiera davantage à Marchin.

Invités à séjourner trois semaines au cours de leur création, les auteurs bénéficieront d'une aide à l'écriture, d'un guide, d'un conseiller, venant parfois d'un autre secteur : théâtre, danse ou littérature.

Cet expert sera proposé par les artistes ou par Latitude 50.

L'automne sonnera la saison des conclusions, des retours face à cette expérience.

Fut-elle profitable ?

8h30

IMPRESSIONS D'HIVER

Du soleil encore, ce matin. Une belle journée d'hiver. La plus belle d'une semaine lumineuse. Dans le ciel et dans le cœur des rencontres.

Une semaine de calme, de retrait, d'enfermement inconscient parfois.

Puis, soudain, un grand bol d'air frais.

Les lieux sont aménagés avec goût, agréables à vivre, clairs et chaleureux à la fois, plus sans doute qu'au temps de l'école des filles, fermée depuis 1976.

Pourtant, dès qu'on sort, qu'on regarde la place de Grand-Marchin et la vallée, on respire. Aller dehors, toujours plus loin.

Tout semble calme, ici, au deuxième étage, dans cet appartement de résidence, idéal pour l'écriture. Avec cette vue inspirante sur les champs observés à travers le hublot. L'huile essentielle d'eucalyptus, prêtée par Anne, parfume la pièce.

En bas, c'est l'effervescence. Enfin, on l'imagine.

Les tables du Bistro ont été dressées hier.

Latitude 50 accueille aujourd'hui le colloque *Écriture en campagne. Aide à l'écriture pour les arts du cirque et de la rue*. Même des Français, de la SACD ou de Télérama, sont venus pour cette journée d'étude. Nous rejoindrons la brillante assemblée plus tard.

Écrire, d'abord.







Du soleil toujours.

Presque trop chaud pour un mois de janvier.

Une douceur de vivre et des biscuits au chocolat, des fruits secs, du thé vert... De quoi se restaurer ou se rafraîchir entre deux témoignages ou tables rondes. La salle de répétition de Grand-Marchin a revêtu ses plus beaux atours.

L'écriture est au menu de cette Journée de rencontre et de réflexion organisée par le Service du cirque, des arts forains et de la rue et par la SACD dont certains membres français ont fait le déplacement. Paris descend sur Marchin.

Les intervenants se succèdent. Parmi eux, Philippe De Coen, seul circassien à l'heure actuelle à avoir reçu le prix décerné par le comité belge de la SACD spectacle vivant, en 2011.

Fondateur de la compagnie FERIA Musica, la plus importante compagnie de cirque en Belgique, Philippe De Coen a toujours tenu un discours. Chacun de ses spectacles défend un propos. Et l'immigration sera au cœur de son opéra circassien *Daral Shaga*, mis en scène par Fabrice Murgia et inspiré du roman *Eldorado* de Laurent Gaudé, qui a accepté d'écrire le livret.

“J'avais été touché par le livre de Laurent Gaudé, par ses personnages forts. Il ne voulait pas retravailler un texte écrit il y a longtemps mais il a accepté d'entreprendre la nouvelle écriture d'un livret qui reprendrait la même thématique actualisée. L'histoire raconte deux trajets qui vont se rencontrer à cette grille.

On voulait ouvrir le propos. Il fallait trouver la juste fin. Laurent Gaudé s'est questionné sur la chute. Nous avons travaillé sur ce que j'appellerais un texte à trous. Il y a des choses, comme le rapport intime entre le père et la fille que nous pouvons traduire par des actes circassiens. Nous avons dès lors nourri une réflexion sur les agrès utilisés. Le fait qu'il y ait des silences dans l'écriture nous a permis d'exprimer certaines choses très fortes par du main à main par exemple. L'obsession se traduit dans la confrontation aux agrès.”

Philippe De Coen a parlé d'une traite et l'assemblée est restée suspendue à ses lèvres.

14h

PORTRAIT

“Le fruit ne tombe jamais loin de l’arbre.”

Y a-t-il des arbres fruitiers à Marchin ?

Et si oui, lesquels ?

À part leur taille, tous se ressemblent, avec leur branches ouvertes vers le ciel, immuables par temps calme.

Sans Olivier Minet, Latitude 50 n’aurait jamais vu le jour.

Qui est-il ?

Quelle personnalité se cache derrière cet homme doux, souriant, calme, et pourtant chef d’entreprise ? Cherchons au cours d’une promenade, énergisante, où l’on parle de tout et de rien, qui nous mènera, en contrebas, au Hoyoux, l’une des quatre rivières de Marchin, avant de remonter à travers bois et de passer devant la cidrerie du village où le propriétaire a installé sa presse. Pas le temps de s’arrêter. Dommage.

Au loin, on aperçoit le clocher tors de l’église, une des fiertés du village. On emprunte un chemin boueux, le long d’une haie de charme pour remonter directement vers la place. L’incidence de la pente doit être d’environ 30 degrés. Olivier Minet est beaucoup moins essoufflé que nous. Il doit avoir un bon cœur.

Mais encore ?

Fils de clown amateur, il a commencé à jongler dès ses 15 ans.

Né à Genappe, il fait ses études à Court-Saint-Etienne et crée vite une troupe amateur, les Moy’s comme Mathieu, Olivier, Yves et Yvan.

À 18 ans, il s’inscrit à l’examen d’entrée de l’Institut des arts de diffusion. Mais ne s’y présente pas.

Et s’oriente vers des études sociales à Louvain-la-Neuve.

L’envie de jeter des ponts entre le social et le culturel se profile. Lorsqu’il ne fait pas le clown, son père soigne les âmes grâce au théâtre. Il est théâtrothérapeute. Le fruit...

Entre-temps, Olivier Minet crée la compagnie des Globoutz avec Jean Louyest. Elle a laissé des traces. Même Thierry Voisin, journaliste à Télérama, et membre de la délégation française de la SACD, s’en souvient comme si c’était hier. Lors de sa venue à Latitude 50 pour la journée de réflexion consacrée à l’écriture, il compare la compagnie d’alors aux OKidOK d’aujourd’hui, toutes proportions gardées. C’était une autre époque certes. La comparaison n’en est pas moins flatteuse.

Retour aux balbutiements de la compagnie.

Olivier et Jean partent quelques mois à Montréal et y font leurs premières armes. Sur le trottoir. Dure école. Ils apprennent par leurs erreurs, tâtonnent avant de trouver une voie. Lorsqu’il se souvient de ce temps-là, Olivier en parle avec ce détachement qui le caractérise. Après un premier spectacle peu convaincant, sourit-il, comme si ce qui ressemblait à un désastre ne l’affecte pas plus que cela, le duo crée *La demi-heure des Globoutz* puis *Box*, telle cette boîte dont sortent balles, quilles et diabolos. La boîte se trouve toujours dans le bureau de Latitude 50.

Les deux artistes jouent pendant plusieurs années, vaille que vaille. Leur petite compagnie ne se débrouille pas trop mal et s’inscrit dans le paysage du cirque et de la rue. Après avoir grandi à Genappe, vécu à Jette, étudié à Louvain-la-Neuve, battu le pavé à Montréal, Olivier Minet s’installe à Liège. Puis rêve de campagne, trouve une maison à Marchin et l’achète.

Il devient rapidement vice-président du centre culturel du village.

Membre de la FAR, il y est également très actif. Quand il

s'agit, en 2001, d'organiser les premiers Renc'Arts, en vue de donner une certaine visibilité au secteur, Olivier Minet et son comparse proposent Marchin. C'est La Rosaie, à Bruxelles, qui l'emporte. Partie remise.

Deux ans plus tard, Marchin revient sur la table et est accepté. Un retour aux sources, en quelque sorte, dans une région marquée par Les Fêtes au château dont se souviennent certains artistes de rue. Les Globoutz, soutenus par le centre culturel et le bourgmestre, Eric Lomba, se chargent de l'organisation. Avec les moyens du bord. À la veille du jour J, même le bourgmestre vient donner un coup de main pour imprimer les billets. Soudain, les acrobates Benoît et Xavier d'OKidOK, joyeux comme on l'est parfois en fin de soirée, font des culbutes sur le capot d'une voiture customisée. Les jeunes propriétaires du véhicule ne partagent pas leur sens de l'humour. Une rixe générale compromet le bon déroulement des événements. Jean se réveille avec un œil au beurre noir. Se demande s'il va jouer.

Dès la soirée d'inauguration, les Renc'Arts démarrent sur les chapeaux de roue.

Les Globoutz y jouent leur *Box* et vivent un grand moment d'émotion.

Une septantaine de compagnies sont présentes. Cinq mille personnes viennent au rendez-vous de ce village qui compte autant d'habitants. Le temps est de la partie. L'été indien, en ces 3, 4 et 5 octobre 2003, s'était invité à la fête. C'est un succès. Presqu'un triomphe.

Après les Renc'Arts, les événements s'enchaînent.

Jean, le compagnon de jeu d'Olivier, lui annonce qu'il veut réorganiser sa vie et arrêter de jouer. Olivier se demande ce qu'il va devenir. 10 ans pour monter une compagnie et puis tout arrêter...

Il ne le sait pas encore mais la chance, qui sourit aussi aux forces tranquilles, est avec lui. La famille Decrolier, qui avait prêté son chapiteau pour les Renc'Arts, demande si elle peut le laisser sur la prairie. Le maieur veut que l'événement se poursuive. Les Globoutz seraient les partenaires idéaux. Le centre culturel et le bourgmestre les contactent.

Une nouvelle aventure commence.



8h45

LE VERGER

Ranger le studio en suivant les instructions, mettre les draps dans le panier prévu à cet effet, trier ses déchets - le tri sélectif est pointu à Marchin - descendre sans réveiller les Baladeu'x qui ont joué la veille, ni ceux qui ont festoyé jusque tard hier soir au Bistro. Respecter l'autre est la règle d'or à Latitude 50.

Pointer le bout du nez dehors. C'est l'été.

Que raconte ce verger, planté il y a plus de six ans ?

Des courses-poursuites, des orties d'antan brandies par un grand frère auxquelles on échappait en grim pant dans les pruniers de Tinlot ou dans les cognassiers champions.

Un verger pour revoir les abeilles sur les arbres en floraison, remplir des seaux entiers de prunes, de poires, de pommes pour préparer des tartes dignes de ce nom.

Réalisé par les stagiaires de Devenirs sous l'égide de Florence, ce verger a été pensé d'arbre en arbre.

Didactique, fleuri, généreux, il comporte surtout des arbres à basses tiges. On lira sur le panneau explicatif qu'ils portent leurs fruits plus jeunes et sont plus faciles à entretenir (taille, pulvérisation bio, ...). Ils sont plantés en quinconce et à cinq mètres l'un de l'autre.

Malheureusement, qu'il s'agisse du poirier Légipont, de la reine-claude d'Oullins, du pommier Président Van Dievoet ou du cerisier Bigarreau noir, aucun d'eux ne donne des fruits. Le verger sera transplanté ailleurs, ce qui laissera aussi un peu de place pour l'éventuelle extension des bâtiments.

À nous bientôt les Boskoop, reines-claude crottées et prunes bleues de Belgique !



Avant de partir, un merci sincère et chaleureux à Robert Jaspard, Maud Joiret, Maurice Lomré et aux chers premiers lecteurs dont les conseils et la vigilance furent précieux.

—
Laurence Bertels

Merci à la Fédération des Arts de la rue, du Cirque et Forains d'avoir choisi Marchin pour l'édition 2003 des Renc'Arts de la FAR.

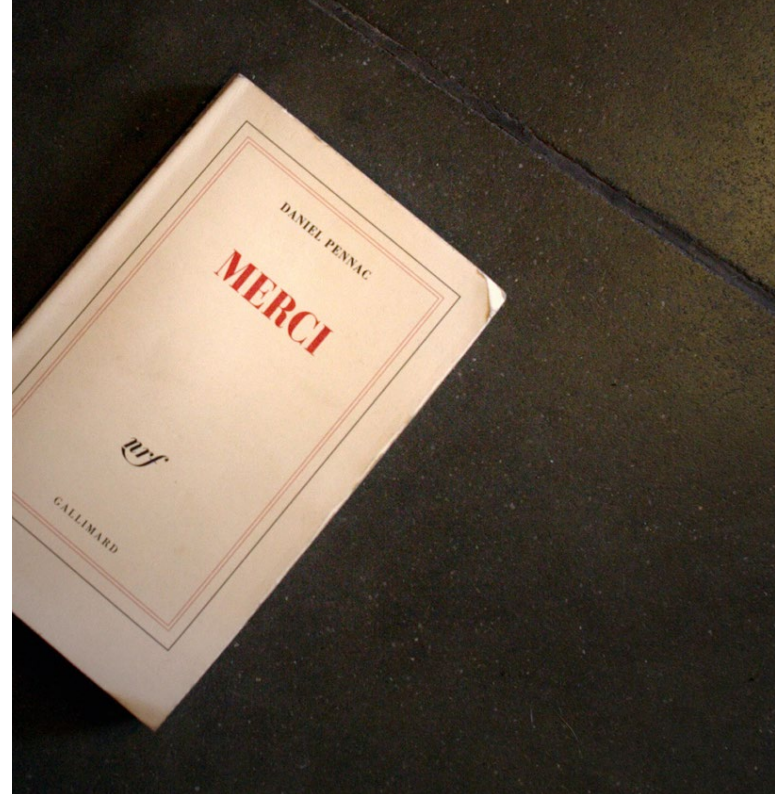
Merci au Centre culturel et à la Commune de Marchin, aux Globoutz et au Théâtre de la Famille Decrollier d'avoir initié le projet.

Merci à l'équipe de Latitude 50, aux cuistots et aux monteurs de chapiteaux.

Merci à celles et ceux qui de près ou de loin soutiennent Latitude 50 au quotidien.

Merci aux artistes

Abel et Gordon, Alexine Boucher-Hardy, Ali ben Lotfi Thabet, Alimentation Générale, BabaFish, Babelouze, Baro d'ével CIRK CIE, Basta, Benoît Vivien, Bernard



Massuir, Bonaventure Gacon, Buffo, Carré Curieux, Carton, Chabatz D'Entrar, Che Cirque, Cie 7 fois-ci, Cie Abakan Flux Scénique, Cie Abysses, Cie Acides Animés, Cie Ah Mon Amour, Cie Alea, Cie à prendre ou à voler, Cie Aquanaut, Cie Arts Nomades, Cie Babylone, Cie Baladeu'x, Cie Balles-en-C, Cie Bonnes Intentions, Cie Bouche à Bouche, Cie Chaliwaté, Cie Circ'ombelico, Cie Couzin, Cie Dandy Manchot, Cie Defracto, Cie de la Casquette, Cie des 1000 nœuds, Cie des Chaussons Rouges, Cie des Chemins de Terre, Cie des DinosHommes, Cie des Pas en Rond, Cie des Poussières, Cie des Rêves Eveillés, Cie d'la terre est bleue comme une orange, Cie Dorina Fauer, Cie du chien qui tousse, Cie du Funambule, Cie du Grand Frisson, Cie du Si Près, Cie du Parking, Cie du Plat Pays, Cie du Tarmac, Cie Ea Eo, Cie Ecknobule, Cie Funky Punding, Cie Gare Centrale, Cie Générale d'Imaginaire, Cie Gondwana, Cie Histoires Publiques, Cie Héliotrope,

Cie J'ai mon toit qui perce, Cie Jordi L. Vidal, Cie Kiroul, Cie Lâcher-prise, Cie Lady Cocktail, Cie La Main à la Patte, Cie La Passante, Cie La Tête dans le Sac, Cie l'Automne Olympique, Cie les Humains domestiqués, Cie Les Objets Volants, Cie Les Petits Délices, Cie Les Primitives, Cie Les Voisins, Cie Lorrojo, Cie Nez quelque part, Cie Odile Pinson, Cie Pochéros, Cie O Quel Dommage, Cie Piano C, Cie Pol&Freddy, Cie pour Rire, Cie Pulsion Public, Cie Radeau De La Radicule, Cie Rien à Voir, Cie Rola-On-Bola, Cie Sowilo, Cie T'as la balle, Cie To-Pia, Cie Tultétar, Cie Un beau Jour, Cie Voilà l'Enchantement, Claude Semal, Claudio Stellato, Circa Tsuica, Circoncentrique, Circus Ronaldo, Cirque Aïtal, Cirque Albatros, Cirque Barbette, Cirque Improbable, Cirque Inachevé, Cirque Ouille, Cirque Trottola, Clowns et Magiciens Sans Frontières, Colom O'Grady, Collectif Atelier Nocturne, Collectif des Baltringues, Collectif du Lion, Collectif Faim de loup, Collectif Montagne, Collectif Vivarium tremenS, Cubitus du Manchot, Daniel Hélin, David Dimitri, Doble Mandoble, Dujolicirkus, École de Cirque de Marchin, École du Cirque de Palestine, École Supérieure d'Acteurs de Liège, École Supérieure des Arts du Cirque, Elastic, Eloi Beaudimont, Emma la Clown, Fantazio, Geoff Berner, Ginette and The Magic Garbage, Groupe J.m.a.n., Institut Bancal, Jackie Star & Cie, Jambenoix Mollet, Jongloïc, Jour de Fête, Julie Garnier, KermesZ à l'Est, Kevin Brooking, Klezmic Zircus, Kurt Demey, La Caravane du Zoublistan, La Fanfare Détournée, La Peau de l'Autre, La Pendue, Léandre, L'Equipe B, Leticia Peligro, Les 3 points de suspension, Les Anchoises, Les Argonautes, Les Baladins du Miroir, Les Bonimenteurs, Les Daltoniens, Les Fanfoireux, Les Films à Rayures, Les Goulus, Les Gummettes, Les Motasses, Les P'tits Bras, Les Royales Marionnettes, Les Tortues Enragées, Les Zyrgomatik, Lisi estaras, Los Trogos, Ludor Citrik, Lune et l'autre, Maria Dolorès, Marockin' Brass, Masaharu Udagawa, Matthieu Ha, Mimi-les-Pinsons, Mireille & Mathieu, Naïm Abdelhakmi, Natalia Martinez, Nicolas Vladislav, Not Yet Cie, No Way Back, OKidOK, Pascale Delagnes, Philippe Eustachon, Poivre et Sel, Rachel

Ponsonby, Potaufeu Théâtre, Rudy et Adrienne, Sacekripa, Sans Tambour ni Trompette, Shake That, Sinus Georges, Six Faux Nez, Stanislas, Stuffed Puppet Theatre, Théâtre des Frères Forman, Théâtre d'Un Jour, Théâtre du N-ombr'île, Théâtre du Rugissant, Théâtre du Sursaut, Théâtre Éclair, Théâtre Loyal du Trac, Tof Théâtre, Tomassenko, Twamwa&..., Trotz ensemble, Un café... 2,3 chants, Van-Kim Tran, Véronique Delmelle, Witloof, Yoanna, Zirk Théâtre, Zoé Compagnie, ...

Merci à nos partenaires

Agence de Développement local de Marchin
Bibliothèque de Marchin
Centre culturel de Huy
Devenirs CISP
École de Cirque de Marchin
Fédécirque
La Roseraie
Maison des Solidarités-CPAS de Marchin
Photo Club de Marchin
SACD
Syndicat d'Initiative de la Vallée du Hoyoux
Théâtre & Publics

Merci à nos soutiens

Article 27
Agence Wallone à l'Exportation
Commune de Marchin
Fédération Wallonie-Bruxelles, Service du Cirque, des Arts forains & de la Rue
La Première
La Wallonie
Le Soir
Loterie Nationale
Province de Liège
VivaCité
Wallonie-Bruxelles International

-

Le Conseil d'Administration de Latitude 50

Table des matières

Une vie :	P6
Le chemin :	P9
Carte postale :	P11
Renc'Arts :	P12
Chapiteau :	P15
Pourquoi Latitude 50 ? :	P18
Fêtes au château :	P24
Salto vocale :	P29
Répétition :	P32
Récidiviste :	P34
Kurt Weill :	P35
Jonglerie :	P37
Vaugirard :	P38
Bancs publics :	P41
Le mot qui tue :	P42
Post-scriptum :	P43
Monsieur Jean-Louis :	P46
Au Bistro :	P48
La Maison des Solidarités :	P49
Gazon béni :	P51
Une voile dans le vent :	P56
Hors-temps :	P57
Bourru au coeur tendre :	P58
Rouge feu :	P58
Putain de sortie :	P59
Shakespearien :	P60
A l'étoilé du coin :	P60
Georgette :	P65
L'avenir :	P66
Vision :	P68
Vertige :	P70
Des groseilles :	P73
La jeune fille à la perle :	P74
Devenirs :	P78
L'église :	P81
L'abc :	P83
Impressions d'hiver :	P84
Opéra cirque :	P87
Portrait :	P88
Le verger :	P90

Légendes photos

P10 : Cie La Passante - résidence 2014
P16 : Théâtre des Frères Forman - programmation 2011
P19 : Cie Chaliwaté - résidence 2014
P20-21 : Cie Babylone - programmation 2005
P22 : Cirque Aïtal - programmation 2013
P22 : Nightshop Théâtre - programmation 2012
P23 : Théâtre des Frères Forman - programmation 2011
P25 : Cie Gare Centrale - programmation 2012
P26-27 : OKidOK - programmation 2005
P28 : Circa Tsuica - programmation 2012
P28 : Cirque Barbette - programmation 2011
P29 : OKidOK - programmation 2010
P30-31 : Les Argonautes - programmation 2009
P32 : Les Fanfoireux - résidence 2014
P33 : Les Argonautes - résidence 2006
P35 : Cie Sowilo - résidence 2009
P36 : Cirque Improbable - résidence 2012
P39 : Cie La Passante - résidence 2014
P40 : Claudio Stellato - résidence 2013
P41 : Babelouze - programmation 2014
P44-45 : Cie Lune et l'autre - programmation 2012
P56 : Cirque Trottola - programmation 2008
P62-63, 64 : Jongloïc - résidence 2013
P67 : Cie La Passante - résidence 2014
P71 : Cirque En Campagne - 2014
P72 : Ecole de Cirque de Marchin - 2014
P82-83 : Cie Lune et l'autre - résidence 2009
P91 : Les Fanfoireux - résidence 2014

Crédits photos

Olivier Calicis : P72
François-Xavier Cardon : P10, 32, 39, 66-67, 75, 76-77, 91
Cie Chaliwaté : P19
David Dimitri : P54-55
Christelle et Denis Grégoire : P14-15, 20-21, 26, 27, 28, 29, 30, 31
Jérôme Heymans : P22, 23, 25, 71
Jongloïc : P62-63, 64, 80-81
L'équipe de Latitude 50 : Couverture, P8, 13, 16-17, 35, 36, 40, 42-43, 47, 56, 61, 69, 79, 82-83, 84-85, 86
Augustin Le Gall : P7, 33, 52-53, 89, 92, Couverture dos
Dragan Marković : P44-45
Nathalie Noël : P41, 48-49, 50-51

Conception

Laurence Bertels, Denis Grégoire et l'équipe de Latitude 50:
Camille Englebert, Anne Jaspard, Olivier Minet, Laurent Pirotte

Ecriture

Laurence Bertels

Graphisme

Laurent Pirotte - Latitude 50

Impression

Septembre 2014 - Imprimerie Massoz

Dépot Légal

D/2014/13.477/1

ISBN

978-2-9601551-0-5



LATITUDE 50
POLE DES ARTS DU CIRQUE ET DE LA RUE

3 PLACE DE GRAND-MARCHIN
4570 MARCHIN
BELGIQUE
+32 (0)85 41 37 18
INFO@LATITUDE50.BE
WWW.LATITUDE50.BE



Dix ans. Marquer un temps d'arrêt, regarder le passé et l'avenir, laisser une trace.

Raconter Latitude 50, ce pôle des arts du cirque et de la rue situé à Marchin en Belgique, le projet, sa naissance, son essence, son volet "socio-culturel" et redonner sens à ce terme éculé. Évoquer les résidences d'artistes et décider très vite d'écrire sur place. Griffonner un carnet de résidence où l'on piocherait au gré des désirs.

Saisir, travailler par touches impressionnistes, selon l'envie et la couleur du ciel.

Laurence Bertels est journaliste au service culturel de la Libre Belgique et est l'auteur de *La solitude du papillon* paru chez Luce Wilquin.